

G r a z i e l l a

par

A. de Lamartine.

. . . La main d'un enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard.

Stuttgart.

Eduard Hallberger.

1850.



Imprimerie de Louis Hallberger.

Un mot **sur cette publication.**

Un des désirs les plus fréquemment exprimés en Allemagne, et les plus rarement satisfaits, c'est de trouver des ouvrages français que l'on puisse remettre avec sécurité entre les mains des jeunes gens et principalement des jeunes personnes dans l'âge où les écrits destinés à l'enfance ne suffisent plus. On cherche des livres intéressants par le sujet, utiles par la correction et la beauté du langage, et incapables de porter la moindre atteinte à l'innocence de la jeunesse, à la pureté des bonnes moeurs. C'est un problème difficile à résoudre, et l'on a bientôt épuisé les ouvrages français qui joignent une morale irréprochable à la beauté de la forme, à la variété des détails et à l'intérêt du roman; ces ouvrages dont on peut dire comme notre grand poète à l'illustre romancier écossais :

Et la main d'un enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard.

Les chefs-d'oeuvre de nos grands écrivains doivent-ils donc toujours rester étrangers aux jeunes lecteurs? Ne pourrait-on du moins les en faire jouir en sacrifiant quelques fragments, leur faire respirer les parfums les plus purs, admirer les couleurs les plus fraîches de ce bouquet si odorant, si brillamment nuancé? Serait-il défendu d'en écarter certaines fleurs aux couleurs trop fortement tranchées, aux senteurs suspectes, aux feuilles à demi flétries, où parfois même rampe un ver impur et rongeur? Pour être un peu moins volumineux, ces livres auront-ils perdu tout leur prix? Nous le croyons d'autant moins que, loin de nous livrer à une pruderie outrée, nous ne bannirons de cette publication que les détails dont les longueurs nous sembleront faire languir l'intérêt, et certaines peintures, ou récits trop passionnés, qui seraient de nature à donner un juste ombrage à la sollicitude des parents. Nous espérons par là que cette lecture, loin d'être mise à l'index, pourra être recommandée par les instituteurs aux jeunes gens dont l'éducation est terminée ou près de l'être, comme un excellent moyen de se perfectionner dans l'étude de la langue et de la littérature françaises.

A la vérité, malgré nos raisons, qui nous paraissent sensées, nous prévoyons le blâme. „Et qui vous a donné, nous dira-t-on, le droit de couper, de tronquer, de mutiler des ouvrages consacrés par l'admiration de gens dont le goût éprouvé est une condamnation du vôtre?“

Nous avouons franchement la réalité relative de l'objection, et nous ne prétendons pas convaincre ceux qui nous la feront, mais pour justifier notre entreprise, nous en appelons au témoignage des pères et des mères de famille. N'est-il pas désolant, après avoir consacré tant d'années à faire étudier le français à ses enfants, de se voir obligé d'écarter de leurs yeux tant d'ouvrages intéressants écrits en cette langue, parce que certaines pages, et souvent quelques passages seulement, réveillent la crainte d'une influence funeste sur le coeur ou l'esprit de ces jeunes bien-aimés? Quand même cette sollicitude ne serait qu'un préjugé, ce préjugé existe, et l'état des choses n'en est pas moins fâcheux; il a pour conséquence que la plupart des chefs-d'oeuvre de notre littérature sont un fruit défendu. — Nous avons cru qu'il était possible d'écarter l'inconvénient au moyen de quelques coupures, et nous en tentons l'essai dans cette publication nouvelle.

Mais en nous voyant à regret contraints à faire des suppressions, du moins, et nous en prenons l'engagement formel, ne nous permettrons-nous jamais d'ajouter un mot au texte de l'original, même pour servir de transition entre les paragraphes et les passages où seront des lacunes. Nous signalerons celles-ci par quelques points, et s'il est indispensable de donner un mot d'explication pour l'intelligence de l'ensemble, nous l'indiquerons par une ligne placée en note au bas de la page. Réduits

à la pénible nécessité de sacrifier des fragments de l'original, nous n'aurons pas la coupable indiscretion de les suppléer furtivement par une seule phrase, qui pourrait donner le change au lecteur sur la réalité du texte.

Nous commencerons cette publication par *Graziella*, ce charmant épisode des *Confidences* de Lamartine, suivi d'une lettre de cet écrivain, dans laquelle il décrit sa vie de poète; le second volume contiendra les „Aventures du dernier des Abencerages“ par Châteaubriand, et „Lydie ou la Résurrection“ par Nodier.

Il paraîtra chaque mois une livraison ou petit volume de 8 à 10 feuilles d'impression. Le prix de souscription de chaque volume est de 10 sgr. = 36 kr.



Graziella.

A dix-huit ans, ma famille me confia aux soins d'une de mes parentes que des affaires appelaient en Toscane, où elle allait accompagnée de son mari. C'était une occasion de me faire voyager et de m'arracher à cette oisiveté dangereuse de la maison paternelle et des villes de province, où les premières passions de l'ame se corrompent faute d'activité. Je partis avec l'enthousiasme d'un enfant qui va voir se lever le rideau des plus splendides scènes de la nature et de la vie.

Les Alpes, dont je voyais de loin depuis mon enfance briller les neiges éternelles, à l'extrémité de l'horizon, du haut de la colline de Milly; la mer dont les voyageurs et les poètes avaient jeté dans mon esprit tant d'éclatantes images; le ciel italien dont j'avais, pour ainsi dire, aspiré déjà la chaleur et la sérénité dans les vers de Goëthe et dans les pages de Corinne:

„Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent?“
Les monumens encore debout de cette antiquité romaine, dont mes études toutes fraîches avaient rempli ma pensée, la liberté enfin, la distance qui jette un prestige sur les choses éloignées; les aventures, ces accidens certains des longs voyages, que l'imagination jeune prévoit, combine à plaisir et savoure

d'avance; le changement de langue, de visages, de mœurs, qui semble initier l'intelligence à un monde nouveau, tout cela fascinait mon esprit. Je vécus dans un état constant d'ivresse pendant les longs jours d'attente qui précédèrent le départ. Ce délire, renouvelé chaque jour par les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur le lac de Genève, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence, ne retomba qu'à mon retour, deux ans après.

Les affaires qui avaient conduit ma compagne de voyage à Livourne se prolongeant indéfiniment, on parla de me ramener en France, sans avoir vu Rome et Naples. C'était m'arracher mon rêve, au moment où j'allais le saisir. Je me révoltai intérieurement contre une pareille idée. J'écrivis à mon père pour lui demander l'autorisation de continuer seul mon voyage en Italie, et, sans attendre la réponse, que je n'espérais guère favorable, je résolus de prévenir la désobéissance par le fait. „Si la „défense arrive, me disais-je, elle arrivera trop tard. „Je serai réprimandé, mais je serai pardonné; je „reviendrai, mais j'aurai vu.“ Je fis la revue de mes finances très restreintes; mais je calculai que j'avais un parent de ma mère établi à Naples, et qu'il ne me refuserait pas quelque argent pour le retour. Je partis, une belle nuit, de Livourne par le courrier de Rome.

J'y passai l'hiver seul dans une petite chambre d'une rue obscure, qui débouche sur la place d'Espagne, chez un peintre romain qui me prit en pension dans sa famille. Ma figure, ma jeunesse, mon enthousiasme, mon isolement au milieu d'un pays inconnu, avaient intéressé un de mes compagnons de voyage dans la route de Florence à Rome. Il

s'était lié d'une amitié soudaine avec moi. C'était un beau jeune homme à peu près de mon âge. Il paraissait être le fils ou le neveu du fameux chanteur David, alors le premier ténor des théâtres d'Italie. David voyageait aussi avec nous. C'était un homme d'un âge déjà avancé. Il allait chanter pour la dernière fois sur le théâtre Saint Charles, à Naples.

David me traitait en père, et son jeune compagnon me comblait de prévenances et de bontés. Je répondais à ces avances avec l'abandon et la naïveté de mon âge. Nous n'étions pas encore arrivés à Rome que le beau voyageur et moi nous étions déjà inséparables. Le courrier, dans ce temps-là, ne mettait pas moins de trois jours pour aller de Florence à Rome. Dans les auberges, mon nouvel ami était mon interprète; à table, il me servait le premier; dans la voiture, il me ménageait à côté de lui la meilleure place, et, si je m'endormais, j'étais sûr que ma tête aurait son épaule pour oreiller.

Quand je descendais de la voiture aux longues montées des collines de la Toscane ou de la Sabine, il descendait avec moi, m'expliquait le pays, me nommait les villes, m'indiquait les monumens; il cueillait même de belles fleurs et achetait de belles figues et de beaux raisins sur la route. Il remplissait de ces fruits mes mains et mon chapeau. David semblait voir avec plaisir l'affection de son compagnon de voyage pour le jeune étranger. Ils se souriaient quelquefois en me regardant d'un air d'intelligence, de finesse et de bonté.

Arrivés à Rome la nuit, je descendis tout naturellement dans la même auberge qu'eux. On me conduisit dans ma chambre; je ne me réveillai qu'à la voix de mon jeune ami, qui frappait à ma porte

et qui m'invitait à déjeuner. Je m'habillai à la hâte et je descendis dans la salle où les voyageurs étaient réunis. J'allais serrer la main de mon compagnon de voyage et je le cherchais en vain des yeux parmi les convives, quand un rire général éclata sur tous les visages. Au lieu du fils ou du neveu de David, j'aperçus à côté de lui une charmante figure de jeune fille romaine élégamment vêtue et dont les cheveux noirs, tressés en bandeau autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent encore les paysannes de Tivoli. C'était mon ami qui avait repris, en arrivant à Rome, son costume et son sexe.

J'aurais dû m'en douter à la tendresse de son regard et à la grace de son sourire. Mais je n'avais eu aucun soupçon. „L'habit ne change pas le cœur, „me dit en rougissant la belle Romaine; seulement „au lieu de recevoir de moi des fleurs, c'est vous „qui m'en donnerez“

La jeune fille était une cantatrice, élève et favorite de David. Le vieux chanteur la conduisait partout avec lui, il l'habillait en homme pour éviter les commentaires sur la route. Il la traitait en père plus qu'en protecteur

David et son élève passèrent quelques semaines à Rome. Le lendemain de notre arrivée, elle me conduisit d'abord à Saint-Pierre, puis au Colysée, à Frascati, à Tivoli, à Albano; j'évitai ainsi les fatigantes redites de ces démonstrateurs gagés qui dissèquent aux voyageurs le cadavre de Rome, et qui, en jetant leur monotone litanie de noms propres et de dates à travers vos impressions, obsèdent la pensée et déroutent le sentiment des belles

choses. La Camilla n'était pas savante; mais née à Rome, elle savait d'instinct les beaux sites et les grands aspects dont elle avait été frappée dans son enfance.

Elle me conduisait sans y penser aux meilleures places et aux meilleures heures, pour contempler les restes de la ville antique. Le matin, sous les pins aux larges dômes du Monte-Pincio; le soir, sous les grandes ombres des colonnades de Saint-Pierre; au clair de lune, dans l'enceinte muette du Colysée; par de belles journées d'automne, à Albano, à Frascati, et au temple de la Sybille tout retentissant et tout ruisselant de la fumée des cascades de Tivoli. Elle était gaie et folâtre comme une statue de l'éternelle Jeunesse au milieu de ces vestiges du temps et de la mort. Pendant que je rêvais, assis sur une pierre, elle faisait résonner des éclats de sa voix de théâtre les voûtes sinistres du palais de Dioclétien. Le soir, nous revenions à la ville, notre voiture remplie de fleurs et de débris de statues, rejoindre le vieux David que ses affaires retenaient à Rome, et qui nous menait finir la journée dans sa loge au théâtre

Quand Camilla fut partie, je restai absolument seul à Rome, sans aucune lettre de recommandation, sans aucune autre connaissance que les sites, les monuments et les ruines où la Camilla m'avait introduit. Le vieux peintre chez lequel j'étais logé ne sortait jamais de son atelier que pour aller le dimanche à la messe avec sa femme et sa fille, jeune personne de seize ans aussi laborieuse que lui. Leur maison était une espèce de couvent, où le travail de l'artiste n'était interrompu que par un frugal repas et par la prière.

Le soir, quand les dernières lueurs du soleil s'éteignaient sur les fenêtres de la chambre haute du pauvre peintre, et que les cloches des monastères voisins sonnaient l'Ave Maria, cet adieu harmonieux du jour en Italie, le seul délassement de la famille était de dire ensemble le chapelet et de psalmodier à demi-chant les litanies jusqu'à ce que les voix affaissées par le sommeil s'éteignissent dans un vague et monotone murmure, semblable à celui du flot qui s'apaise sur une plage où le vent tombe avec la nuit.

J'aimais cette scène calme et pieuse du soir, où finissait une journée de travail des mains par cet hymne de trois ames, s'élevant au ciel pour se reposer du jour. Cela me reportait au souvenir de la maison paternelle, où notre mère nous réunissait aussi, le soir, pour prier, tantôt dans sa chambre, tantôt dans les allées de sable du petit jardin de Milly, aux dernières lueurs du jour. En retrouvant les mêmes habitudes, les mêmes actes, la même religion, je me sentais presque en famille dans cette famille inconnue. Je n'ai jamais vu de vie plus recueillie, plus solitaire, plus laborieuse et plus sanctifiée que celle de la maison du peintre romain.

Le peintre avait un frère. Ce frère ne demeurerait pas avec lui. Il enseignait la langue italienne aux étrangers de distinction qui passaient les hivers à Rome. C'était plus qu'un professeur de langues, c'était un lettré romain du premier mérite. Jeune encore, d'une figure superbe, d'un caractère antique, il avait figuré avec éclat dans les tentatives de révolution que les républicains romains avaient faites pour ressusciter la liberté dans leur pays. Il était un des tribuns du peuple, un des Rienzi de l'époque. Dans cette courte résurrection de Rome

antique suscitée par les Français, étouffée par Mack et par les Napolitains, il avait joué un des premiers rôles, il avait harangué le peuple au Capitole, arboré le drapeau de l'indépendance et occupé un des premiers postes de la république. Poursuivi, persécuté, emprisonné au moment de la réaction, il n'avait dû son salut qu'à l'arrivée des Français, qui avaient sauvé les républicains, mais qui avaient confisqué la république.

Ce Romain adorait la France révolutionnaire et philosophique; il abhorrait l'empereur et l'empire. Bonaparte était pour lui, comme pour tous les Italiens libéraux, le César de la liberté. Tout jeune encore, j'avais les mêmes sentimens. Cette conformité de haine et de conspiration muette contre Bonaparte ne tarda pas à se révéler entre nous. En voyant avec quel enthousiasme à la fois juvénile et antique je vibrais aux accens de liberté, quand nous lisions ensemble les vers incendiaires du poète Monti ou les scènes républicaines d'Alfieri, il vit qu'il pouvait s'ouvrir à moi, et je devins moins son élève que son ami.

La preuve que la liberté est l'idéal divin de l'homme, c'est qu'elle est le premier rêve de la jeunesse, et qu'elle ne s'évanouit dans notre ame que quand le coeur se flétrit et que l'esprit s'avilit ou se décourage.

Combien de fois mon maître et moi n'allâmes-nous pas nous asseoir sur la colline de la villa Pamphili, d'où l'on voit Rome, ses dômes, ses ruines, son Tibre qui rampe souillé, silencieux, honteux, sous les arches coupées du Ponte Rotto, d'où l'on entend le murmure plaintif de ses fontaines et les pas presque muets de son peuple mar-

chant en silence dans ses rues désertes ! Combien de fois ne versâmes-nous pas des larmes amères sur le sort de ce monde livré à toutes les tyrannies, où la philosophie et la liberté n'avaient semblé vouloir renaître un moment en France et en Italie que pour être souillées, trahies ou opprimées partout ! Que d'imprécations à voix basse ne sortaient pas de nos poitrines contre ce tyran de l'esprit humain, contre ce soldat couronné qui ne s'était retrempé dans la révolution que pour y puiser la force de la détruire et pour livrer de nouveau les peuples à tous les préjugés et à toutes les servitudes ! C'est de cette époque que datent pour moi l'amour de l'émancipation de l'esprit humain et cette haine intellectuelle contre ce héros du siècle, haine à la fois sentie et raisonnée, que la réflexion et le temps ne font que justifier, malgré les vils flatteurs de sa mémoire, haine avec laquelle je suis glorieux d'avoir vécu et avec laquelle j'espère mourir !

Ce fut sous l'empire de ces impressions que j'étudiai Rome, son histoire et ses monumens. Je sortais, le matin, seul, avant que le mouvement de la ville pût distraire la pensée du contemplateur. J'emportais sous mon bras les historiens, les poètes, les descripteurs de Rome. J'allais m'asseoir ou errer sur les ruines désertes du Forum, du Colysée, de la campagne romaine. Je regardais, je lisais, je pensais tour à tour. Je faisais de Rome une étude sérieuse, mais une étude en action. Ce fut mon meilleur cours d'histoire. L'antiquité, au lieu d'être un ennui, devint pour moi un sentiment. Je ne suivais dans cette étude d'autre plan que mon penchant. J'allais au hasard, où mes pas me

portaient. Je passais de Rome antique à Rome moderne, du Panthéon au palais de Léon X, de la maison d'Horace, à Tibur, à la maison de Raphaël. Poètes, peintres, historiens, grands hommes, tout passait confusément devant moi; je n'arrêtais un moment que ceux qui m'intéressaient davantage ce jour-là.

Vers onze heures, je rentrais dans ma petite cellule de la maison du peintre, pour déjeuner. Je mangeais, sur ma table de travail et tout en lisant, un morceau de pain et de fromage. Je buvais une tasse de lait. Puis je travaillais, je notais, j'écrivais jusqu'à l'heure du dîner. La femme et la fille de mon hôte le préparaient elles-mêmes pour nous. Après le repas, je repartais pour d'autres courses et je ne rentrais qu'à la nuit close. Quelques heures de conversation avec la famille du peintre et des lectures prolongées longtemps dans la nuit achevaient ces paisibles journées. Je ne sentais aucun besoin de société. Je jouissais même de mon isolement. Rome et mon ame me suffisaient. Je passai ainsi tout un long hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril suivant, sans un jour de lassitude ou d'ennui. C'est au souvenir de ces impressions que dix ans après j'écrivis des vers sur Tibur.

Maintenant, quand je recherche bien dans ma pensée toutes mes impressions de Rome, je n'en trouve que deux qui effacent, ou qui, du moins, dominent toutes les autres: le Colysée, cet ouvrage du peuple romain; Saint-Pierre, ce chef-d'oeuvre du catholicisme. Le Colysée est la trace gigantesque d'un peuple surhumain, qui élevait pour son orgueil et ses plaisirs féroces des monumens capables de

contenir toute une nation. Monument rivalisant par la masse et par la durée avec les oeuvres mêmes de la nature. Le Tibre aura tari dans ses rives de boue que le Colysée le dominera encore.

Saint-Pierre est l'oeuvre d'une pensée, d'une religion, de l'humanité tout entière à une époque du monde! Ce n'est plus là un édifice destiné à contenir un vil peuple. C'est un temple destiné à contenir toute la philosophie, toutes les prières, toute la grandeur, toute la pensée de l'homme. Les murs semblent s'élever et s'agrandir non plus à la proportion d'un peuple, mais à la proportion de Dieu. Michel-Ange seul a compris le catholicisme et lui a donné dans Saint-Pierre sa plus sublime et sa plus complète expression. Saint-Pierre est véritablement l'apothéose en pierres, la transfiguration monumentale de la religion du Christ.

Les architectes des cathédrales gothiques étaient des barbares sublimes. Michel-Ange seul a été un philosophe dans sa conception. Saint-Pierre, c'est le christianisme philosophique d'où l'architecte divin chasse les superstitions et les ténèbres, et où il fait entrer l'espace, la beauté, la symétrie, la lumière à flots intarissables. La beauté incomparable de Saint-Pierre de Rome, c'est que c'est un temple qui pourrait servir à tous les cultes, un temple déiste, si j'ose employer ce mot, appliqué à des pierres. Il ne semble destiné qu'à revêtir l'idée de Dieu de toute sa splendeur.

Le christianisme périrait que Saint-Pierre resterait encore le temple universel, éternel, rationnel, de la religion quelconque qui succéderait au culte du Christ, pourvu que cette religion fût digne de l'humanité et de Dieu! C'est le temple le plus abstrait que jamais le génie humain, inspiré d'une idée divine,

ait construit ici-bas. Quand on y entre, on ne sait pas si l'on entre dans un temple antique ou dans un temple moderne; aucun détail n'offusque l'oeil, aucun symbole ne distrahit la pensée; les hommes de tous les cultes y entrent avec le même respect. On sent que c'est un temple qui ne peut être habité que par l'idée de Dieu, et que toute autre idée ne remplirait pas.

Changez le prêtre, ôtez l'autel, détachez les tableaux, emportez les statues, rien n'est changé, c'est toujours la maison de Dieu; ou plutôt, Saint-Pierre est à lui seul un grand symbole de ce christianisme éternel qui, possédant en germe dans sa morale et dans sa sainteté les développemens successifs de la pensée religieuse de tous les siècles et de tous les hommes, s'ouvre à la raison à mesure que Dieu l'a fait luire, communique avec Dieu dans la lumière, s'élargit et s'élève aux proportions de l'esprit humain grandissant sans cesse et recueillant tous les peuples dans l'unité d'une adoration de plus en plus rationnelle, fait de toutes les formes divines un seul Dieu, de toutes les fois un seul culte, et de tous les peuples une seule humanité.

Michel-Ange est le Moïse du catholicisme monumental, tel qu'il sera un jour compris. Il a fait l'arche impérissable des temps futurs, le Panthéon de la raison divinisée.

Enfin, après m'être assouvi de Rome, je voulus voir Naples. C'est le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse qui m'y attiraient surtout. Les pays ont toujours été pour moi des hommes. Naples, c'est Virgile et le Tasse. Il me semblait qu'ils avaient vécu hier, et que leur cendre était encore

tiède. Je voyais d'avance le Pausilippe et Sorrente, le Vésuve et la mer à travers l'atmosphère de leurs beaux et tendres génies.

Je partis pour Naples vers les derniers jours de mars. Je voyageai en chaise de poste avec un négociant français qui avait cherché un compagnon de route pour alléger les frais du voyage. A quelque distance de Velletri, nous rencontrâmes la voiture du courrier de Rome à Naples renversée sur les bords du chemin et criblée de balles. Le courrier, un postillon et deux chevaux avaient été tués. On venait d'emporter les hommes dans une mesure voisine. Les dépêches déchirées et les lambeaux de lettres flottaient au vent. Les brigands avaient repris la route des Abruzzes. Des détachemens de cavalerie et d'infanterie française, dont les corps étaient campés à Terracine, les poursuivaient parmi les rochers. On entendait le feu des tirailleurs, et on voyait sur tout le flanc de la montagne les petites fumées des coups de fusil. De distance en distance, nous rencontrions des postes de troupes françaises et napolitaines échelonnées sur la route. C'est ainsi qu'on entraît alors dans le royaume de Naples.

Ce brigandage avait un caractère politique. Murat régnait. Les Calabres résistaient encore; le roi Ferdinand, retiré en Sicile, soutenait de ses subsides les chefs de guérillas dans les montagnes. Le fameux Fra-Diavolo combattait à la tête de ces bandes. Leurs exploits étaient des assassinats. Nous ne trouvâmes l'ordre et la sécurité qu'aux environs de Naples.

J'y arrivai le 1^{er} avril. J'y fus rejoint quelques jours plus tard par un jeune homme de mon âge, avec qui je m'étais lié au collège d'une amitié vrai-

ment fraternelle. Il s'appelait Aymon de Virieu. Sa vie et la mienne ont été tellement mêlées depuis son enfance jusqu'à sa mort, que nos deux existences font comme partie l'une de l'autre, et que j'ai parlé de lui presque partout où j'ai eu à parler de moi.

.....

.....

Après le premier récit de mes impressions à Naples, je trouve dans mes souvenirs le fragment suivant. Il est à lui seul le commentaire le plus vrai et le plus naïf de cette harmonie.

Episode.

Je menais à Naples à peu près la même vie contemplative qu'à Rome, chez le vieux peintre de la place d'Espagne; seulement, au lieu de passer mes journées à errer parmi les débris de l'antiquité, je les passais à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples. Je revenais le soir au vieux couvent où, grace à l'hospitalité du parent de ma mère, j'habitais une petite cellule qui touchait aux toits, et dont le balcon, festonné de pots de fleurs et de plantes grimpantes, s'ouvrait sur la mer, sur le Vésuve, sur Castellamare et sur Sorrente.

Quand l'horizon du matin était limpide, je voyais briller la maison blanche du Tasse suspendue comme un nid de cygne sur la mer, au sommet d'une falaise de rocher jaune, coupé à pic par les flots. Cette vue me ravissait. La lueur de cette maison brillait jusqu'au fond de mon ame. C'était comme un éclair de gloire qui étincelait de loin sur ma jeunesse et dans mon obscurité. Je me souvenais

de cette scène homérique de la vie de ce grand homme, quand, sorti de prison, poursuivi par l'envie des petits et par la calomnie des grands, bafoué jusque dans son génie, sa seule richesse, il revient à Sorrente chercher un peu de repos, de tendresse ou de pitié, et que, déguisé en mendiant, il se présente à sa soeur pour tenter son coeur et voir si elle, au moins, reconnaîtra celui qu'elle a tant aimé.

„Elle le reconnaît à l'instant, dit le biographe „naïf, malgré sa pâleur malade, sa barbe blanchissante et son manteau déchiré. Elle se jette „dans ses bras avec plus de tendresse et de miséricorde que si elle eût reconnu son frère sous les „habits d'or des courtisans de Ferrare. Sa voix est „étouffée longtemps par les sanglots; elle presse son „frère contre son coeur. Elle lui lave les pieds, „elle lui apporte le manteau de son père, elle lui „fait préparer un repas de fête. Mais ni l'un ni „l'autre ne purent toucher aux mets qu'on avait servis, tant leurs coeurs étaient pleins de larmes, et „ils passèrent le jour à pleurer, sans se rien dire, „en regardant la mer et en se souvenant de leur „enfance.“

Un jour, c'était au commencement de l'été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses maisons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une coupe de vert antique qui blanchit d'écume, et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords; c'était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, s'éloignent de la terre avec confiance et vont pêcher la nuit à

deux ou trois lieues en mer, jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d'Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte.

Quelques-uns portent avec eux des torches de résine, qu'ils allument pour tromper le poisson. Le poisson monte à la lueur, croyant que c'est le crépuscule du jour. Un enfant, accroupi sur la proue de la barque, penche en silence la torche inclinée sur la vague, pendant que le pêcheur, plongeant de l'oeil au fond de l'eau, cherche à apercevoir sa proie et à l'envelopper de son filet. Ces feux, rouges comme des foyers de fournaises, se reflètent en longs sillons ondoyans sur la nappe de la mer, comme les longues traînées de lueurs qui y suivent le globe de la lune. L'ondoiement des vagues les fait osciller et en prolonge l'éblouissement de lame en lame, aussi loin que la première vague la reflète aux vagues qui la suivent. La clarté suit les lois de l'ondulation et ne s'éteint qu'où finit le mouvement exprimé par le sillage de la barque sur les flots.

Nous passions souvent, mon ami et moi, des heures entières, assis sur un écueil ou sur les ruines humides du palais de la reine Jeanne, à regarder ces lueurs fantastiques et à envier la vie errante et insouciant de ces pauvres pêcheurs.

Quelques mois de séjour à Naples, la fréquentation habituelle des hommes du peuple pendant nos courses de tous les jours dans la campagne et sur la mer, nous avaient familiarisés avec leur langue accentuée et sonore, où le geste et le regard tiennent plus de place que le mot. Philosophes par pressentiment et fatigués des agitations vaines de la vie avant de les avoir connues, nous portions souvent

envie à ces heureux lazzaroni dont la plage et les quais de Naples étaient alors couverts, qui passaient leurs jours à dormir à l'ombre de leur petite barque, sur le sable, à entendre les vers improvisés de leurs poètes ambulans, et à danser la tarantela avec les jeunes filles de leur caste, le soir, sous quelque treille au bord de leur mer. Nous connaissions leurs habitudes, leur caractère et leurs mœurs, beaucoup mieux que celles du monde élégant, où nous n'allions jamais. Cette vie nous plaisait et endormait en nous ces mouvemens fiévreux de l'ame, qui usent inutilement l'imagination des jeunes hommes avant l'heure où leur destinée les appelle à agir ou à penser.

Mon ami avait vingt ans; j'en avais dix-huit; nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses voluptés de la nature, qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter.

Libres et sans avoir de compte à rendre de nos actions ou de nos absences à personne, le lendemain nous exécutâmes ce que nous avions rêvé. En parcourant la plage de la Margellina, qui s'étend sous le tombeau de Virgile au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommoient leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait ses ustensiles de pêche dans sa caïque de bois peinte de couleurs éclatantes et surmontée à la poupe

d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains, un fromage de buffle dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre, qui contenait l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui. — „Vous n'avez pas les mains calleuses „qu'il faut pour toucher le manche de la rame, „nous dit-il. Vos mains blanches sont faites pour „toucher des plumes et non du bois: ce serait dom- „mage de les durcir à la mer.“ — „Nous sommes „jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer „de tous les métiers avant d'en choisir un. Le „vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et „sous le ciel.“ — „Vous avez raison, répliqua le „vieux pêcheur. C'est un métier qui rend le coeur „content et l'esprit confiant dans la protection des „saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate „du ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le „vent et la vague. Le rabot et la lime sont dans „la main de l'ouvrier; la richesse ou la faveur sont „dans la main du roi: mais la barque est dans la „main de Dieu.“

Cette pieuse philosophie du barcarole nous attacha davantage à l'idée de nous embarquer avec lui. Après une longue résistance, il y consentit. Nous convînmes de lui donner chacun deux carlins par jour pour lui payer notre apprentissage et notre nourriture.

Ces conventions faites, il envoya l'enfant chercher à la Margellina un surcroît de provisions de

pain, de vin, de fromages secs et de fruits. A la tombée du jour, nous l'aidâmes à mettre sa barque à flot et nous partîmes.

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. A mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues de feu des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. Les phares seuls nous montraient la côte. Ils pâlissaient devant la légère colonne de feu qui s'élançait du cratère du Vésuve. Pendant que le pêcheur jetait et tirait le filet, et que l'enfant, à moitié endormi, laissait vaciller sa torche, nous donnions de temps en temps une faible impulsion à la barque, et nous écoutions avec ravissement les gouttes sonores de l'eau, qui ruisselait de nos rames, tomber harmonieusement dans la mer comme des perles dans un bassin d'argent.

Nous avions doublé depuis longtemps la pointe du Pausilippe, traversé le golfe de Pouzzoles, celui de Baïa et franchi le canal du golfe de Gaëte, entre le cap Misène et l'île de Procida. Nous étions en pleine mer; le sommeil nous gagnait. Nous nous couchâmes sous nos bancs, à côté de l'enfant.

Le pêcheur étendit sur nous la lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes, il était grand jour.

Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se reverbérail sur les maisons blanches d'une

côte inconnue. Une légère brise, qui venait de cette terre, faisait palpiter la voile sur nos têtes, et nous poussait d'anse en anse et de rocher en rocher. C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclosé comme d'un rêve de poète pendant le léger sommeil d'une nuit d'été.

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaète du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de Procida, n'est qu'une seule montagne à pic, dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abruptes creusés de vallons, de ravines, de lits de torrens, sont revêtus du haut en bas de châtaigniers d'un vert sombre. Ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques et des villages à moitié cachés sous les treilles de vigne. Chacun de ces villages a sa marine. On appelle ainsi le petit port où flottent les barques des pêcheurs de l'île et où se balancent quelques mâts de navires à voile latine. Les vergues touchent aux arbres et aux vignes de la côte.

Il n'y a pas une de ces maisons suspendues aux pentes de la montagne, cachée au fond de ses ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses caps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades blanches et festonnée de ses treilles pendantes qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poète ou d'un amant.

Nos yeux ne se lassaient pas de ce spectacle. La côte abondait en poissons. Le pêcheur avait fait une bonne nuit. Nous abordâmes à une des petites anses de l'île, pour puiser de l'eau à une source voisine et pour nous reposer sous les rochers. Au soleil baissant, nous revînmes à Naples, couchés sur nos bancs de rameurs. Une voile carrée, placée en travers d'un petit mât sur la proue, dont l'enfant tenait l'écoute, suffisait pour nous faire longer les falaises de Procida et du cap Misène, et pour faire écumer la surface de la mer sous notre esquif.

Le vieux pêcheur et l'enfant, aidés par nous, tirèrent leur barque sur le sable et emportèrent les paniers de poissons et de coquillages dans l'espèce de cave qu'ils habitaient sous les rochers de la Margellina.

Les jours suivans, nous reprîmes gaîment notre nouveau métier. Nous écumâmes tour à tour tous les flots de la mer de Naples. Nous suivions le vent avec indifférence, partout où il soufflait. Nous visitâmes ainsi l'île de Capri, d'où repousse encore l'imagination l'ombre sinistre de Tibère; Cumes et ses temples, ensevelis sous les lauriers touffus et sous les figuiers sauvages; Baïa et ses places mornes, qui semblent avoir vieilli et blanchi comme ces Romains dont elles abritaient jadis la jeunesse et les délices; Portici et Pompeia, riant sous la lave et sous la cendre du Vésuve; Castellamare, dont les hautes et noires forêts de lauriers et de châtaigniers sauvages, en se répétant dans la mer, teignent en vert sombre les flots toujours murmurs de la rade. Le vieux pêcheur connaissait partout quelque famille de pêcheurs comme lui, où

nous recevions l'hospitalité quand la mer était grosse et nous empêchait de rentrer à Naples.

Pendant deux mois, nous n'entrâmes pas dans une auberge. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes pour être plus près de la nature. Nous avions presque son costume. Nous parlions sa langue, et la simplicité de ses habitudes nous communiquait, pour ainsi dire, la naïveté de ses sentimens.

Cette transformation, d'ailleurs, nous coûtait peu à mon ami et à moi. Elevés tous deux à la campagne pendant les orages de la révolution, qui avait abattu ou dispersé nos familles, nous avions beaucoup vécu, dans notre enfance, de la vie du paysan : lui, dans les montagnes du Grésivaudan, chez une nourrice qui l'avait recueilli pendant l'emprisonnement de sa mère ; moi, sur les collines du Mâconnais, dans la petite demeure rustique où mon père et ma mère avaient recueilli leur nid menacé. Du berger ou du laboureur de nos montagnes au pêcheur du golfe de Naples, il n'y a de différence que le site, la langue et le métier. Le sillon ou la vague inspirent les mêmes pensées aux hommes qui labourent la terre ou l'eau. La nature parle la même langue à ceux qui cohabitent avec elle sur la montagne ou sur la mer.

Nous l'éprouvions. Au milieu de ces hommes simples, nous ne nous trouvions pas dépayés. Les mêmes instincts sont une parenté entre les hommes. La monotonie même de cette vie nous plaisait en nous endormant. Nous voyions avancer avec peine la fin de l'été et approcher ces jours d'automne et d'hiver après lesquels il faudrait rentrer dans notre patrie. Nos familles inquiètes commençaient à nous

rappeler. Nous éloignons autant que nous le pouvions cette idée de départ, et nous aimions à nous figurer que cette vie n'aurait point de terme.

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier plus pénible devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent sous les coups de mer. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent, pendant l'hiver, sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons de soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour nous partîmes de la Margellina par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courans les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène, avant que la mer lourde et dormante ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit; il tomba du sommet de l'Epoméo, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et

nivèle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi-engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolument dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route, puis se précipitant au gouvernail : „A vos rames, enfans ! s'écria-t-il ; il faut que nous „voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous „y devance, nous sommes perdus !“ Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force et un tel poids, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnemens d'une lave furieuse, et que la vague ne trouvant pas d'espace pour fuir assez

vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume, dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

Tenter de franchir ce passage avec une barque sans pont, sans mât, sans voile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : „Passer est impossible, „s'écria-t-il; reculer dans la grande mer, encore „plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Pro- „cida ou périr.“

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manoeuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui, nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une

autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague à jette l'autre vague et que le flot reprend au flot.

Nous avançons peu ; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manoeuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leurs secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et de l'autre élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu

de prise à l'ouragan, il y avait des momens où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des momens où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes et aux nôtres ; nos capotes même de grosse laine trempées d'eau, tout passa par dessus le bord. Le pauvre nautonnier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages ; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. — „N'ayons plus d'inquiétude, enfans, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre et nous coucherons cette nuit dans ma maison.“ — Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la Margellina, et pour y revenir avant la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenant nos pensées dans nos yeux: „Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arrivons sans qu'une seule vague nous mouille.“ Puis il nous expliqua qu'il était de Procida; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite fille, soeur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits enfans, étaient dans sa maison, pour y sécher les figes et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples. — „Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source qui est plus limpide que le vin d'Ischia.“

Ces mots nous rendirent le courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avancait en forme de bastion dans la mer, nous vîmes

la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte; un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte, trois dernières lames jetèrent notre barque harrassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

La proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravâmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau dans le rocher et les pas dans la terre avaient creusé des degrés inégaux, tout glissans de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans les trous de la muraille, et en jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques, ou des fagots de branches de châtaigniers garnies de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient,

comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain sur lequel la maisonnette était inégalement assise s'élevait jusqu'à la hauteur du plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie et en jetant deux ou trois festons serpentans sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses, qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin; et si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier, le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorrente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrê tâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand' mère et sa soeur: „Ma mère! ma soeur! Madre! Sorellina! criait-il, Gaëtana! Graziella! réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi; ce sont deux étrangers avec nous.“

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais

claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc, qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur d'une torche que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs, la moitié tombait sur une de ses joues; l'autre moitié se tordait autour de son col, puis emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, battait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer, qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'ame avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette pâleur malade du nord, mais de cette blancheur saine du midi qui

ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avaient les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles ouvertes de nacre aux bords de la mer, sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire, puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier, elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet qui battit librement la muraille, elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades et embrasser tout émue son grand-père et son frère.

La vieille mère parut bientôt, tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et en quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres;

nous étions étrangers; nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches; elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles d'or tirées de ses cheveux devant une petite statue enfumée de la Vierge placée au-dessus de la porte et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice, pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

L'intérieur de la maison était aussi nu et aussi semblable au rocher que le dehors. Il n'y avait que les murs sans enduit blanchis seulement d'un peu de chaux. Les lézards réveillés par la lueur glissaient et bruissaient dans les interstices des pierres et sous les feuilles de fougère qui servaient de lits aux enfans. Les nids d'hirondelles, dont on voyait sortir les petites têtes noires et briller les yeux inquiets, étaient suspendus aux solives couvertes d'écorce qui formaient le toit. Graziella et sa grand'mère couchaient ensemble dans la seconde chambre sur un lit unique, recouvert de morceaux de voiles. Des paniers de fruits et un bât de mulet jonchaient le plancher.

Le pêcheur se tourna vers nous avec une espèce de honte, en nous montrant de sa main la pauvreté

de sa demeure; puis il nous conduisit sur la terrasse, place d'honneur dans l'orient et dans le midi de l'Italie. Aidé de l'enfant et de Graziella, il fit une espèce de hangar en appuyant une des extrémités de nos rames sur le mur du parapet de la terrasse, l'autre extrémité sur le plancher. Il couvrit cet abri d'une vingtaine de fagots de châtaigniers fraîchement coupés dans la montagne; il étendit quelques bottes de fougère sous ce hangar; il nous apporta deux morceaux de pain, de l'eau fraîche et des figues, et il nous invita à dormir.

Les fatigues et les émotions du jour nous rendirent le sommeil soudain et profond. Quand nous nous réveillâmes, les hirondelles criaient déjà autour de notre lit en rasant la terrasse, pour y dérober les miettes de notre souper; et le soleil, déjà haut dans le ciel, échauffait comme un four les fagots de feuilles qui nous servaient de toit.

Nous restâmes longtemps étendus sur notre fougère dans cet état de demi-sommeil qui laisse l'homme moral sentir et penser avant que l'homme des sens ait le courage de se lever et d'agir. Nous échangeions quelques paroles inarticulées, qu'interrompaient de longs silences et qui retombaient dans les rêves. La pêche de la veille, la barque balancée sous nos pieds, la mer furieuse, les rochers inaccessibles, la figure de Graziella entre deux volets, aux clartés de la résine; toutes ces images se croisaient, se brouillaient, se confondaient en nous.

Nous fûmes tirés de cette somnolence par les sanglots et les reproches de la vieille grand'mère, qui parlait à son mari dans la maison. La cheminée, dont l'ouverture perçait la terrasse, apportait la voix et quelques paroles jusqu'à nous. La pauvre femme se lamentait sur la perte des belles jarres, de l'ancre,

des cordages presque neufs, et surtout des deux belles voiles filées par elle, tissées de son propre chanvre, et que nous avons eu la barbarie de jeter à la mer pour sauver nos vies.

„Qu'avais-tu à faire, disait-elle au vieillard „atterré et muet, de prendre ces deux étrangers, „ces deux Français avec toi? Ne savais-tu pas que „ce sont des païens (pagani) et qu'ils portent le „malheur et l'impiété avec eux? Les saints t'ont „puni. Ils nous ont ravi notre richesse, remerciez-les „encore de ce qu'ils ne nous ont pas ravi notre ame.“

Le pauvre homme ne savait que répondre. Mais Graziella, avec l'autorité et l'impatience d'un enfant à qui sa grand'mère permettait tout, se révolta contre l'injustice de ces reproches, et prenant le parti du vieillard:

„Qu'est-ce qui vous a dit que ces étrangers sont „des païens? répondit-elle à sa grand'mère. Est-ce „que les païens ont un air si miséricordieux pour „les pauvres gens? Est-ce que les païens font le „signe de la croix comme nous devant l'image des „saints? Eh bien, je vous dis qu'hier, quand vous „êtes tombée à genoux pour remercier Dieu, et „quand j'ai attaché le bouquet à l'image de la madone, je les ai vus baisser la tête comme s'ils „priaient, faire le signe de la croix sur leur poitrine, „et que même j'ai vu une larme briller dans les „yeux du plus jeune et tomber sur sa main. — „C'était une goutte de l'eau de mer qui tombait de „ses cheveux, reprit aigrement la vieille femme. — „Et moi, je vous dis que c'était une larme, reprit „avec colère Graziella. Le vent qui soufflait avait „bien eu le temps de sécher leurs cheveux depuis „le rivage jusqu'au sommet de la côte. Mais le „vent ne sèche pas le coeur. Eh bien! je vous le

„répète, ils avaient de l'eau dans les yeux.“ — Nous comprîmes que nous avions une protectrice toute puissante dans la maison, car la grand'mère ne répondit pas et ne murmura pas.

Nous nous hâtâmes de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieille mère, Beppo, Graziella et jusqu'aux petits enfans, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était suffisamment assurée contre le gros temps; car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille, et qui ne sont pas sûrs des sentimens qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédèrent de quelques marches; Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, marchait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux, et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

A ces cris, Graziella et les petits enfans mêlèrent bientôt leurs voix. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la

rampe vers les écueils, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. La barque amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixée la veille. Il s'y débattait avec un bruit sinistre comme des voix d'hommes en perdition, qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures, les planches peintes étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la place, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un oeil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre, la tête dans son tablier. Les enfans, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accens confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le coeur: „O mer féroce! mer sourde! mer pire que les démons

de l'enfer! mer sans coeur et sans honneur, criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes? nous tous? puisque tu as pris notre gagne-pain? Tiens! tiens! tiens! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière!“

Et en disant ces mots elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans l'écume; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. „Pauvre barque!“ criait-elle, comme si ces débris eussent été le cadavre d'un être chéri à peine privé du sentiment, „est-ce là le sort que nous te devons? Ne devons-nous pas périr avec toi? Périr ensemble, comme nous avons vécu? Là! en morceaux, en débris, en poussière; criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit et où nous devons te secourir! Qu'est-ce que tu penses de nous? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé!“

Puis ses larmes étouffaient sa voix; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa barque, et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. „Etait-ce pour cela, disait-elle, que nous l'avions fait si bien radouber

et si bien peindre après la dernière pêche du thon? Etait-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ces trois enfans, sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soins et d'amour, presque tout entière de ses propres mains? Quand je venais prendre les paniers dans la cale, je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui! Ce sont les requins et les crabes de la mer qui les baiseronnt maintenant! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint François, sur une planche, et il l'avait fixée à la proue pour la protéger contre le mauvais temps. O mauvais saint! Comment s'est-il montré reconnaissant? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous avait laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfans? Comment s'est-il protégé lui-même, et où est-elle, son image, jouet des flots?"

— „Mère! mère! s'écria un des enfans en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat de la barque laissé à sec par une lame, voilà le saint!“ La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculptée par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir et ne dit plus rien.

Nous aidâmes Beppo et le vieillard à recueillir un à un tous les morceaux de la barque. Nous tirâmes la quille mutilée plus avant sur la plage. Nous fîmes un monceau de ces débris, dont quelques planches et les ferrures pouvaient servir encore à ces pauvres gens; nous roulâmes par-dessus

de grosses pierres, afin que les vagues, si elles montaient, ne dispersassent pas ces chers restes de la barque, et nous remontâmes, tristes et bien loin derrière nos hôtes, à la maison. L'absence de la barque et l'état de la mer ne nous permettaient pas de partir.

Après avoir pris, les yeux baissés, et sans dire un mot, un morceau de pain et du lait de chèvre que Graziella nous apporta près de la fontaine, sous le figuier, nous laissâmes la maison à son deuil, et nous allâmes nous promener dans la haute treille de vignes et sous les oliviers du plateau élevé de l'île.

Nous nous parlions à peine, mon ami et moi, mais nous avions la même pensée et nous prenions par instinct tous les sentiers qui tendaient à la pointe orientale de l'île et qui devaient nous mener à la ville prochaine de Procida. Quelques chevriers et quelques jeunes filles au costume grec, que nous rencontrâmes portant des cruches d'huile sur leurs têtes, nous remirent plusieurs fois dans le vrai chemin. Nous arrivâmes enfin à la ville après une heure de marche.

— „Voilà une triste aventure, me dit enfin mon „ami. — Il faut la changer en joie pour ces bonnes „gens, lui répondis-je. — J'y pensais, reprit-il „en faisant sonner dans sa ceinture de cuir une „bourse assez ronde de sequins d'or. — Et moi „aussi; mais je n'ai que cinq ou six sequins dans „ma bourse. Cependant, j'ai été de moitié dans „le malheur, il faut que je sois de moitié aussi „dans la réparation. — Je suis le plus riche des „deux, dit mon ami; j'ai un crédit chez un banquier „de Naples. J'avancerai tout. Nous réglerons nos „comptes en France.“

En parlant ainsi, nous descendions légèrement les rues en pente de Procida. Nous arrivâmes bientôt sur la marine. C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port dans l'archipel et sur les côtes d'Italie. La plage était couverte de barques d'Ischia, de Procida et de Naples, que la tempête de la veille avait forcées de chercher un abri dans ses eaux. Les marins et les pêcheurs dormaient au soleil, au bruit décroissant des vagues, ou causaient par groupes assis sur le môle. A notre costume et au bonnet de laine rouge qui recouvrait nos cheveux, ils nous prirent pour de jeunes matelots de Toscane ou de Gênes, qu'un des bricks qui portent l'huile ou le vin d'Ischia avait débarqués à Procida.

Nous parcourûmes la marine, en cherchant de l'oeil une barque solide et bien grée, qui pût être facilement manoeuvrée par deux hommes, et dont la proportion et les formes se rapprochassent le plus possible de celle que nous avions perdue. Nous n'eûmes pas de peine à la trouver. Elle appartenait à un riche pêcheur de l'île, qui en possédait plusieurs autres. Celle-là n'avait encore que quelques mois de service. Nous allâmes chez le propriétaire, dont les enfans du port nous indiquèrent la maison.

Cet homme était gai, sensible et bon. Il fut touché du récit que nous lui fîmes du désastre de la nuit et de la désolation de son pauvre compatriote de Procida. Il n'en perdit pas une piastre sur le prix de son embarcation, mais il n'en exagéra point la valeur, et le marché fut conclu pour trente-deux sequins d'or que mon ami lui paya comptant. Moyennant cette somme, le bateau et un gréement tout neuf, voiles, jarres, cordages, ancre de fer, tout fut à nous.

Nous complétâmes même l'équipement en achetant dans une boutique du port deux capotes de laine rousse, une pour le vieillard, l'autre pour l'enfant; nous y joignîmes des filets de diverses espèces, des paniers à poissons et quelques ustensiles grossiers de ménage à l'usage des femmes. Nous convînmes avec le marchand de barques que nous lui paierions le lendemain trois sequins de plus si l'embarcation était conduite, le jour même, au point de la côte que nous lui désignâmes. Comme la bourrasque baissait et que la terre élevée de l'île couvrait un peu la mer du vent, de ce côté, il s'y engagea, et nous repartîmes par terre pour la maison d'Andréa.

Nous fîmes la route lentement, nous asseyant sous tous les arbres, à l'ombre de toutes les treilles, causant, rêvant, marchandant à toutes les jeunes Procitanes les paniers de figues, de nèfles, de raisins qu'elles portaient, et donnant aux heures le temps de couler. Quand, du haut d'un promontoire, nous aperçûmes notre embarcation qui se glissait furtivement sous l'ombre de la côte, nous pressâmes le pas pour arriver en même temps que les rameurs.

On n'entendait ni pas ni voix dans la petite maison et dans la vigne qui l'entourait. Deux beaux pigeons aux larges pattes emplumées et aux ailes blanches tigrées de noir, becquetant des grains de maïs sur le mur en parapet de la terrasse, étaient le seul signe de vie qui animât la maison. Nous montâmes sans bruit sur le toit; nous y trouvâmes la famille profondément endormie. Tous, excepté les enfans, dont les jolies têtes reposaient à côté l'une de l'autre sur le bras de Graziella, sommeillaient dans l'attitude de l'affaissement produit par la douleur.

La vieille mère avait la tête sur ses genoux, et son haleine assoupie semblait sangloter encore. Le père était étendu sur le dos, les bras en croix en plein soleil. Les hirondelles rasaient ses cheveux gris dans leur vol. Les mouches couvraient son front en sueur. Deux sillons creux et serpentant jusqu'à sa bouche attestaient que la force de l'homme s'était brisée en lui, et qu'il s'était assoupi dans les larmes.

Ce spectacle nous fendit le coeur. La pensée du bonheur que nous allions rendre à ces pauvres gens nous reconsola. Nous les éveillâmes. Nous jetâmes aux pieds de Graziella et de ses petits frères, sur le plancher du toit, les pains frais, le fromage, les salaisons, les raisins, les oranges, les figues dont nous nous étions chargés en route. La jeune fille et les enfans n'osaient se lever au milieu de cette pluie d'abondance qui tombait comme du ciel autour d'eux. Le père nous remerciait pour sa famille. La grand'mère regardait tout cela d'un oeilterne. L'expression de sa physionomie se rapprochait plus de la colère que de l'indifférence.

— „Allons, Andréa, dit mon ami au vieillard, „l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il „peut racheter avec du travail et du courage. Il y „a des planches dans les forêts et des voiles dans „le chanvre qui repousse. Il n'y a que la vie de „l'homme que le chagrin use, qui ne repousse pas. „Un jour de larmes consume plus de forces qu'un „an de travail. Descendez avec nous, avec votre „femme et vos enfans. Nous sommes vos matelots; „nous vous aiderons à remonter ce soir, dans la „cour, les débris de notre naufrage. Vous en ferez „des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour „la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir

„tranquille dans votre vieillesse, au milieu de ces „planches, qui vous ont si longtemps bercé sur les „flots. — Qu’elles puissent seulement nous faire des „cercueils!“ murmura sourdement la grand’mère.

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte; mais on voyait que l’aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n’essaierai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens, quand, du haut du dernier palier de la rampe, ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable, à côté des débris de l’ancienne, et que mon ami leur dit: „Elle est à vous!“ Ils tombèrent tous, comme foudroyés de la même joie, à genoux, chacun sur le degré où il se trouvait pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d’abord à distance et respectueusement le tour, comme s’ils eussent craint qu’elle n’eût quelque chose de fantastique et qu’elle ne s’évanouît comme un prodige. Puis ils s’en approchèrent de plus près, puis ils la touchèrent en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l’avait touchée et en baisant cette main. Puis ils poussèrent des exclamations d’admiration et de joie, et, se prenant les mains en chaîne depuis la vieille femme jusqu’aux petits enfans, ils dansèrent autour de la coque.

Beppo fut le premier qui y monta. Debout sur le petit faux pont de la proue, il tirait un à un de la cale tout le gréement dont nous l'avions remplie, l'ancre, les cordages, les jarres à quatre anses, les belles voiles neuves, les paniers, les capotes aux larges manches; il faisait sonner l'ancre, il élevait les rames en faisceaux dans ses mains, au-dessus de sa tête; il dépliait la toile, il froissait entre ses doigts le rude duvet des manteaux, il montrait toutes ces richesses à son grand-père, à sa grand-mère, à sa soeur, avec des cris et des trépignemens de bonheur. Le père, la mère, Graziella pleuraient en regardant tour à tour la barque et nous.

Les marins, qui avaient amené l'embarcation, cachés derrière les rochers, pleuraient aussi. Tout le monde nous bénissait. Graziella, le front baissé et plus sérieuse dans sa reconnaissance, s'approcha de sa grand-mère, et je l'entendis murmurer en nous montrant du doigt: „Vous disiez que c'était des „païens; et quand je vous disais, moi, que ce pou-
„vaient bien être plutôt des anges! Qui est-ce qui „avait raison?“

La vieille femme se jeta à nos pieds et nous demanda pardon de ses soupçons. Depuis cette heure, elle nous aima presque autant qu'elle aimait sa petite-fille ou Beppo.

Nous congédiâmes les marins de Procida, après leur avoir payé les trois sequins convenus. Nous nous chargeâmes chacun d'un des objets de gréement, qui encombraient la cale; nous rapportâmes à la maison, au lieu des débris de sa fortune, toutes ces richesses de l'heureuse famille. Le soir, après souper, à la clarté de la lampe, Beppo

détacha du chevet du lit de sa grand'mère le morceau de planche brisée où la figure de Saint-François avait été sculptée par son père; il l'équarrit avec une scie; il la nettoya avec son couteau; il la polit et la peignit à neuf. Il se proposait de l'incruster le lendemain sur l'extrémité intérieure de la proue, afin qu'il y eût dans la nouvelle barque quelque chose de l'ancienne.

C'est ainsi que les peuples de l'antiquité, quand ils élevaient un temple sur l'emplacement d'un autre temple, avaient soin d'introduire dans la construction du nouvel édifice les matériaux ou une colonne, au moins, de l'ancien, afin qu'il y eût quelque chose de vieux et de sacré dans le moderne, et que le souvenir lui-même fruste et grossier eût son culte et son prestige pour le coeur parmi les chefs-d'oeuvre dont ils décoraient la maison des dieux. L'homme est partout l'homme. Sa nature sensible a toujours les mêmes instincts, qu'il s'agisse du Parthénon de Saint-Pierre de Rome ou d'une pauvre barque de pêcheur sur un écueil de Procida.

Cette nuit fut peut-être la plus heureuse de toutes les nuits que la Providence eût destinées à cette maison depuis qu'elle est sortie du rocher et jusqu'à ce qu'elle retombe en poussière. Nous dormîmes aux coups de vent dans les oliviers, au bruit des lames sur la côte, et aux lueurs rasantes de la lune sur notre terrasse. A notre réveil, le ciel était balayé comme un cristal poli, la mer foncée et tigrée d'écume, comme si l'eau eût sué de vitesse et de lassitude. Mais le vent plus furieux mugissait toujours. La poussière blanche que les vagues accumulaient sur la pointe du cap Misène s'élevait

encore plus haut que la veille. Elle noyait toute la côte de Cumes dans un flux et un reflux de brume lumineuse qui ne cessait de monter et de retomber. On n'apercevait aucune voile sur le golfe de Gaëte ni sur celui de Baïa. Les hirondelles de mer fouettaient l'écume de leurs ailes blanches, seul oiseau qui a son élément dans la tempête et qui crie de joie pendant les naufrages, comme ces habitans maudits de la Baie des Trépassés qui attendent leur proie des navires en perdition.

Nous éprouvions, sans nous le dire, une joie secrète d'être ainsi emprisonnés par le gros temps dans la maison et dans la vigne du pêcheur. Cela nous donnait le temps de savourer notre situation et de jouir du bonheur de cette pauvre famille à laquelle nous nous attachions comme des enfans.

Le vent et la grosse mer nous y emprisonnèrent neuf jours entiers. Nous aurions désiré, moi surtout, que la tempête ne finît jamais et qu'une nécessité involontaire et fatale nous retînt des années où nous nous trouvions si captifs et si heureux. Nos journées s'écoulaient pourtant bien insensibles et bien uniformes. Rien ne prouve mieux combien peu de chose suffit au bonheur, quand le coeur est jeune et jouit de tout. C'est ainsi que les alimens les plus simples soutiennent et renouvellent la vie du corps, quand l'appétit les assaisonne et que les organes sont neufs et sains.

Nous éveiller au cri des hirondelles qui effleuraient notre toit de feuilles sur la terrasse où nous avions dormi. Ecouter la voix enfantine de Graziella, qui chantait à demi-voix dans la vigne, de peur de troubler le sommeil des deux étrangers.

Descendre rapidement à la plage pour nous plonger dans la mer et nager quelques minutes dans une petite calangue, dont le sable fin brillait à travers la transparence d'une eau profonde, et où le mouvement et l'écume de la haute mer ne pénétraient pas. Remonter lentement à la maison en séchant et en échauffant au soleil nos cheveux et nos épaules trempées par le bain. Déjeuner dans la vigne d'un morceau de pain et de fromage de buffle, que la jeune fille nous apportait et rompait avec nous. Boire l'eau claire et rafraîchie de la source, puisée par elle dans une petite jarre de terre oblongue qu'elle penchait en rougissant sur son bras, pendant que nos lèvres se collaient à l'orifice. Aider ensuite la famille dans les mille petits travaux rustiques de la maison et du jardin. Relever les pans de murs de clôture qui entouraient la vigne et qui supportaient les terrasses. Déraciner de grosses pierres, qui avaient roulé, l'hiver, du haut de ces murs sur les jeunes plants de vigne, et qui empiétaient sur le peu de culture qu'on pouvait pratiquer entre les ceps. Apporter dans le cellier les grosses courges jaunes dont une seule était la charge d'un homme. Couper après leurs filaments, qui couvraient la terre de leurs larges feuilles et qui embarrassaient les pas dans leurs réseaux. Tracer entre chaque rangée de ceps, sous les treilles hautes, une petite rigole dans la terre sèche, pour que l'eau de la pluie s'y rassemblât d'elle-même et les abreuvât plus longtemps. Creuser, pour le même usage, des espèces de puits en entonnoir au pied des figuiers et des citronniers. Telles étaient nos occupations matinales, jusqu'à l'heure où le soleil dardait d'aplomb sur le toit, sur le jardin, sur la cour, et nous forçait à chercher l'abri des treilles.

La transparence et le reflet des feuilles de vigne y teignaient les ombres flottantes d'une couleur chaude et un peu dorée.

Graziella alors rentrait à la maison pour filer auprès de sa grand'mère ou pour préparer le repas du milieu du jour. Quant au vieux pêcheur et à Beppo, ils passaient les journées entières au bord de la mer à arrimer la barque neuve, à y faire les perfectionnemens que leur passion pour leur nouvelle propriété leur inspirait, et à essayer les filets à l'abri par les écueils. Ils nous rapportaient à midi toujours quelques crabes ou quelques anguilles de mer aux écailles plus luisantes que le plomb fraîchement fondu. La mère les faisait frire dans l'huile des oliviers. La famille conservait cette huile, selon l'usage du pays, au fond d'un petit puits creusé dans le rocher tout près de la maison, et fermé d'une grosse pierre où l'on avait scellé un anneau de fer. Quelques concombres frits de même et découpés en lanières dans la poêle, quelques coquillages frais et salés d'eau de mer, semblables à des moules, et qu'on appelle frutti di mare, fruits de mer, composaient pour nous ce frugal dîner, le principal et le plus succulent repas de la journée. Des raisins muscats aux longues grappes jaunes cueillis le matin par Graziella, conservés sur leur tige et sous leurs feuilles et servis sur des corbeilles plates d'osier tressé, formaient le dessert. Une tige ou deux de fenouil vert et cru trempé dans le poivre et dont l'odeur d'anis parfume les lèvres et relève le coeur nous tenaient lieu de liqueurs et de café, selon l'usage des marins et des paysans de Naples. Après le dîner nous al-

lions chercher, mon ami et moi, quelque abri ombragé et frais au sommet de la falaise, en vue de la mer et de la côte de Baïa, et nous y passions à regarder, à rêver et à lire, les heures brûlantes du jour jusque vers quatre ou cinq heures après midi

Nous n'avions sauvé des flots que trois volumes dépareillés, parce que ceux-là ne se trouvaient pas dans notre valise de marins, quand nous la jetâmes à la mer: c'était un petit volume italien d'Ugo Foscolo, intitulé: *Lettres de Jacopo Ortis*, espèce de Werther, moitié politique, moitié romanesque.

.....

Des deux autres volumes que nous avions sauvés, l'un était *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, ce manuel de l'amour naïf; livre qui semble une page de l'enfance du monde arrachée à l'histoire du coeur humain et conservée toute pure et toute trempée de larmes contagieuses pour les yeux de seize ans.

L'autre était un volume de Tacite, pages tachées de débauche, de honte et de sang, mais où la vertu stoïque prend le burin et l'apparente impassibilité de l'histoire pour inspirer à ceux qui la comprennent la haine de la tyrannie, la puissance des grands dévoûmens et la soif des généreuses morts.

.....

Nous nous placions nous-mêmes par la pensée dans quelques-unes de ces situations romanesques ou historiques, que le poète ou l'historien venait de raconter pour nous. Nous nous faisions un idéal

de vie cachée ou de vie publique, de félicité ou de vertu. Nous nous plaisions à combiner ces grandes circonstances, ces merveilleux hasards des temps de révolution, où les hommes les plus obscurs sont révélés à la foule par leur génie et appelés, comme par leurs noms, à combattre la tyrannie et à sauver les nations; puis, victimes de l'instabilité et de l'ingratitude des peuples, condamnés à mourir sur l'échafaud, en face du temps qui les méconnaît et de la postérité qui les venge.

Il n'y avait pas de rôle, quelque héroïque qu'il fût, qui n'eût trouvé nos ames au niveau des situations. Nous nous préparions à tout, et si la fortune, un jour, ne réalisait pas ces grandes épreuves où nous nous précipitions en idée, nous nous vengions d'avance en la méprisant. Nous avions en nous-mêmes cette consolation des ames fortes : que si notre vie restait inutile, vulgaire et obscure, c'était la fortune qui nous manquerait, ce n'était pas nous qui aurions manqué à la fortune!

Quand le soleil baissait, nous faisons de longues courses à travers l'île. Nous la traversons dans tous les sens. Nous allons à la ville acheter le pain ou les légumes qui manquaient au jardin d'Andréa. Quelquefois, nous rapportons un peu de tabac, cet opium du marin, qui l'anime en mer et qui le console à terre. Nous rentrons à la nuit tombante, les poches et les mains pleines de nos modestes munificences. La famille se rassemblait, le soir, sur le toit qu'on appelle à Naples l'*astrico*, pour attendre les heures du sommeil. Rien de si pittoresque, dans les belles nuits de ce climat, que la scène de l'*astrico*, au clair de la lune.

A la campagne, la maison basse et carrée ressemble à un piédestal antique, qui porte des groupes vivans et des statues animées. Tous les habitans de la maison y montent, s'y meuvent ou s'y asseient dans des attitudes diverses; la clarté de la lune ou les lueurs de la lampe projettent et dessinent ces profils sur le fond bleu du firmament. On y voit la vieille mère filer, le père fumer sa pipe de terre cuite au manche de roseau, les jeunes garçons s'accouder sur le rebord et chanter en longues notes traînantes ces airs marins ou champêtres dont l'accent prolongé ou vibrant a quelque chose de la plainte du bois torturé par les vagues ou de la vibration stridente de la cigale au soleil; les jeunes filles enfin, avec leurs robes courtes, leurs pieds nus, leurs soubrevestes vertes et galonnées d'or ou de soie, et leurs longs cheveux noirs flottans sur leurs épaules, enveloppés d'un mouchoir noué sur la nuque, à gros noeuds, pour préserver leur chevelure de la poussière.

Elles y dansent souvent seules ou avec leurs soeurs; l'une tient une guitare, l'autre élève sur sa tête un tambour de basque entouré de sonnettes de cuivre. Ces deux instrumens, l'un plaintif et léger, l'autre monotone et sourd, s'accordent merveilleusement pour rendre presque sans art les deux notes alternatives du coeur de l'homme: la tristesse et la joie. On les entend pendant les nuits d'été sur presque tous les toits des îles ou de la campagne de Naples, même sur les barques. Ce concert aérien, qui poursuit l'oreille de site en site, depuis la mer jusqu'aux montagnes, ressemble aux bourdonnemens d'un insecte de plus, que la chaleur fait naître et bourdonner sous ce beau ciel. Ce pauvre insecte, c'est l'homme! qui chante quelques jours devant

Dieu sa jeunesse et ses amours, et puis qui se tait pour l'éternité. Je n'ai jamais pu entendre ces notes répandues dans l'air, du haut des astricos, sans m'arrêter et sans me sentir le coeur serré, prêt à éclater de joie intérieure ou de mélancolie plus forte que moi.

Telles étaient aussi les attitudes, les musiques et les voix sur la terrasse du toit d'Andréa. Graziella jouait de la guitare, et Beppino, faisant rebondir ses doigts d'enfant sur le petit tambour qui avait servi à l'endormir dans son berceau, accompagnait sa soeur. Bien que les instrumens fussent gais et que les attitudes fussent celles de la joie, les airs étaient tristes, les notes lentes et rares allaient profondément pincer les fibres endormies du coeur. Il en est ainsi de la musique partout où elle n'est pas un vain jeu de l'oreille, mais un gémissement harmonieux des passions, qui sort de l'ame par la voix. Tous ses accens sont des soupirs, toutes ses notes roulent des pleurs avec le son. On ne peut jamais frapper un peu fort sur le coeur de l'homme sans qu'il en sorte des larmes; tant la nature est pleine, au fond, de tristesse! et tant ce qui la remue en fait monter de lie à nos lèvres et de nuages à nos yeux!...

Même quand la jeune fille, sollicitée par nous, se levait modestement pour danser la tarentelle aux sons du tambourin frappé par son frère, et qu'emportée par le mouvement tourbillonnant de cette danse nationale elle tournoyait sur elle même, les bras gracieusement élevés, imitant avec ses doigts le claquement des castagnettes et précipitant les pas

de ses pieds nus, comme des gouttes de pluie sur la terrasse, oui, même alors, il y avait dans l'air, dans les attitudes, dans la frénésie même de ce délire en action, quelque chose de sérieux et de triste, comme si toute joie n'eût été qu'une démente passagère, et comme si, pour saisir un éclair de bonheur, la jeunesse et la beauté même avaient besoin de s'étourdir jusqu'au vertige et de s'enivrer de mouvement jusqu'à la folie !

Plus souvent nous nous entretenions gravement avec nos hôtes ; nous leur faisons raconter leur vie, leurs traditions ou leurs souvenirs de famille. Chaque famille est une histoire et même un poème à qui sait la feuilleter. Celle-ci avait aussi sa noblesse, sa richesse, son prestige dans le lointain.

L'aïeul d'Andréa était un négociant grec de l'île d'Egine. Persécuté pour sa religion par le pacha d'Athènes, il avait embarqué une nuit sa femme, ses filles, ses fils, sa fortune, dans un des navires qu'il possédait pour le commerce. Il s'était réfugié à Procida où il avait des correspondans et où la population était grecque comme lui. Il y avait acheté de grands biens dont il ne restait plus de vestiges que la petite métairie où nous étions, et le nom de la famille gravé sur quelques tombeaux dans le cimetière de la ville. Les filles étaient mortes religieuses dans le monastère de l'île. Les fils avaient perdu toute la fortune dans les tempêtes qui avaient englouti leurs navires. La famille était tombée en décadence. Elle avait échangé jusqu'à son beau nom grec contre un nom obscur de pêcheur de Procida. „Quand une maison s'écroule, „on finit par en balayer jusqu'à la dernière pierre,

„nous disait Andréa. De tout ce que mon aïeul possédait sous le ciel, il ne me reste rien que mes deux rames, la barque que vous m'avez rendue, cette cabane qui ne peut pas nourrir ses maîtres, et la grace de Dieu.“

La mère et la jeune fille nous demandaient de leur dire, à notre tour, qui nous étions, où était notre pays, que faisaient nos familles? Si nous avions notre père, notre mère, des frères, des soeurs, une maison, des figuiers, des vignes? Pourquoi nous avions quitté tout cela si jeunes, pour venir ramer, lire, écrire, rêver au soleil et coucher sur la terre dans le golfe de Naples? Nous avions beau dire, nous ne pouvions jamais leur faire comprendre que c'était pour regarder le ciel et la mer, pour évaporer notre ame au soleil, pour sentir fermenter en nous notre jeunesse et pour recueillir des impressions, des sentimens, des idées que nous écrivions peut-être ensuite en vers, comme ceux qu'ils voyaient écrits dans nos livres, ou comme ceux que les improvisateurs de Naples récitaient, le dimanche soir, aux marins, sur le Môle ou à la Mergelina.

— Vous voulez vous moquer de moi, nous disait Graziella en éclatant de rire, vous, des poètes! mais vous n'avez pas les cheveux hérissés et les yeux hagards de ceux qu'on appelle de ce nom sur les quais de la Marine. Vous, des poètes! et vous ne savez pas même pincer une note sur la guitare. Avec quoi donc accompagnerez-vous les chansons que vous faites?

Puis elle secouait la tête en faisant la moue avec ses lèvres et en s'impatientant de ce que nous ne voulions pas dire la vérité.

Quelquefois un vilain soupçon traversait son ame et jetait du doute et une ombre de crainte dans son regard. Mais cela ne durait pas. Nous l'entendions dire tout bas à sa grand'mère. „Non, cela „n'est pas possible, ce ne sont pas des réfugiés „chassés de leur pays pour une mauvaise action. „Ils sont trop jeunes, trop bons et trop beaux pour „connaître le mal.“ — Nous nous amusions alors à lui faire le récit de quelques forfaits bien sinistres, dont nous nous déclarions les auteurs. Le contraste de nos fronts blancs et limpides, de nos yeux sereins, de nos lèvres souriantes et de nos coeurs ouverts, avec les crimes fantastiques que nous supposions avoir commis, la faisait rire aux éclats ainsi que son frère, et dissipait vite toute ombre et toute possibilité de soupçon.

Graziella nous demandait souvent qu'est-ce que nous lisions donc tout le jour dans nos livres. Elle croyait que c'étaient des prières, car elle n'avait jamais vu de livres qu'à l'église dans la main des fidèles qui savaient lire et qui suivaient les paroles saintes du prêtre dans leurs livres de dévotion. Elle nous croyait très pieux, puisque nous passions des journées entières à balbutier des paroles mystérieuses. Seulement elle s'étonnait que nous ne nous fissions pas prêtres ou ermites dans un séminaire de Naples ou dans quelque monastère des îles. Pour la détromper, nous essayâmes de lire deux ou trois fois, en les traduisant en langue vulgaire du pays, des fragmens de Foscolo et quelques beaux fragmens de notre Tacite.

Nous pensions que ces soupirs patriotiques de l'exilé italien et ces grandes tragédies de Rome

impériale feraient une forte impression sur notre naïf auditoire. Car le peuple a de la patrie dans les instincts, de l'héroïsme dans le sentiment et du drame dans le coup-d'oeil. Ce qu'il retient, ce sont surtout les grandes chutes et les belles morts. Mais nous nous aperçûmes vite que ces déclamations et ces scènes si puissantes sur nous n'avaient point d'effet sur ces âmes simples. Le sentiment de la liberté politique, ce luxe d'esprit des hommes de loisir, ne descend pas si bas dans le peuple.

Quant à Tacite, ils l'entendaient moins encore. L'empire ou la république, ces hommes qui s'entretuaient, les uns pour régner, les autres pour ne pas survivre à la servitude, ces crimes pour le trône, ces vertus pour la gloire, ces morts pour la postérité les laissaient froids. Ces orages de l'histoire éclataient trop au-dessus de leurs têtes pour qu'ils en fussent affectés. C'étaient pour eux comme des tonnerres hors de portée sur la montagne, qu'on laisse rouler sans s'en inquiéter, parce qu'ils ne tombent que sur les cimes et qu'ils n'ébranlent pas la voile du pêcheur ni la maison du métayer.

Tacite n'est populaire que pour les politiques ou pour les philosophes; c'est le Platon de l'histoire. Sa sensibilité est trop raffinée pour le vulgaire. Pour le comprendre, il faut avoir vécu dans les orages de la place publique ou dans les mystérieuses intrigues des palais. Otez la liberté, l'ambition et la gloire à ses scènes, qu'y reste-il? Ce sont les trois grands acteurs de ses drames. Or, ces trois passions sont inconnues au peuple, parce que ce sont des passions de l'esprit et qu'il n'a

que les passions du coeur. Nous nous en aperçûmes à la froideur et à l'étonnement que ces fragmens répandaient autour de nous.

Nous essayâmes alors, un soir, de leur lire Paul et Virginie. Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire que je le savais, pour ainsi dire, par coeur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eut-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du coeur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'ame de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art véritable: la nature, l'amour et Dieu.

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeunes filles, enfans, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur son genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère, assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton avec le geste des pauvres femmes, qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout-à-l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner ses cordes. Graziella,

qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres, d'où coulait le récit; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard à apercevoir l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essoufflée de quelqu'un qui monte une montagne et qui se repose pour respirer de temps en temps. Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Deux ou trois larmes brûlantes, tombées de ses joues, tachaient les pages tout près de mes doigts.

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait littéralement à des pêcheurs de la mer ce poème du coeur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la mer, qui battait la côte là-bas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénouement pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre

le mot français, Graziella, qui, depuis quelque temps, tenait la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût cru que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, rappelée en France par sa tante, sent, pour ainsi dire, le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au coeur de ces pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami après moi, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ouvrit, comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante.

Sa physionomie si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame. On eût

dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son ame jusque-là dormante se révéler à elle dans l'ame de Virginie. Elle semblait avoir mûri de six ans dans cette demi-heure. C'était comme une eau calme et abritée où le soleil, le vent et l'ombre seraient venus à lutter tout à coup pour la première fois. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder dans cette attitude. Elle, qui jusque-là ne nous avait inspiré que de l'enjouement, nous inspira presque du respect. Mais ce fut en vain qu'elle nous conjura de continuer ; nous ne voulûmes pas user notre puissance en une seule fois, et ses belles larmes nous plaisaient trop à faire couler, pour en tarir la source en un jour. Elle se retira en boudant et éteignit la lampe avec colère.

Le lendemain, quand je la revis sous les treilles et que je voulus lui parler, elle se détourna comme quelqu'un qui cache ses larmes et refusa de me répondre. On voyait à ses yeux bordés d'un léger cercle noir, à la pâleur plus mate de ses joues et à une légère et gracieuse dépression des coins de sa bouche, qu'elle n'avait pas dormi, et que son coeur était encore gros des chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le coeur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du coeur !

C'est que de même que je traduisais le poème, le poème avait traduit la nature, et que ces événemens si simples, le berceau de ces deux enfans aux pieds de deux pauvres mères, leurs amours

innocens, leur séparation cruelle, ce retour trompé par la mort, ce naufrage et ces deux tombeaux, n'enfermant qu'un seul coeur, sous les bananiers, sont des choses que tout le monde sent et comprend, depuis le palais jusqu'à la cabane du pêcheur. Les poètes cherchent le génie bien loin tandis qu'il est dans le coeur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même suffisent pour faire pleurer tout un siècle, et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir, sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber ses fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs.

Tout le jour, la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille. On se réunit pour prendre les repas, sans presque se parler. On se sépara. On se retrouva sans sourire. On voyait que Graziella n'avait point le coeur à ce qu'elle faisait en s'occupant dans le jardin ou sur le toit. Elle regardait souvent si le soleil baissait, et de cette journée, il était visible qu'elle n'attendait que le soir.

Quand le soir fut venu, et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur l'astrico, je rouvris le livre, et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfant, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le son morne et grave de ma voix se pliait, à mon

insu, à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. Elles semblaient, à la fin du récit, venir de loin et tomber de haut dans l'ame avec l'accent creux d'une poitrine vide où le coeur ne bat plus et qui ne participe plus aux choses de la terre que par la tristesse, la religion et le souvenir.

Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore. Le silence, cet applaudissement des impressions durables et vraies, ne fut interrompu par personne. Chacun respectait dans les autres les pensées qu'il sentait en soi-même. La lampe presque consumée s'éteignit insensiblement sans qu'aucun de nous y portât la main pour la ranimer. La famille se leva et se retira furtivement. Nous restâmes seuls, mon ami et moi, confondus de la toute-puissance de la vérité, de la simplicité et du sentiment sur tous les hommes, sur tous les âges et sur tous les pays.

Peut-être une autre émotion remuait-elle déjà aussi le fond de notre coeur. La ravissante image de Graziella transfigurée par ses larmes, initiée à la douleur par l'amour, flottait dans nos rêves avec la céleste création de Virginie. Ces deux noms et ces deux enfans, confondus dans des apparitions errantes, enchantèrent ou attristèrent notre sommeil agité jusqu'au matin. Le soir de ce jour et les deux jours qui suivirent, il fallut relire deux fois à la jeune fille le même récit. Nous l'aurions relu cent fois de suite qu'elle ne se serait pas lassée de le demander encore. C'est le caractère des imaginations du Midi, rêveuses et profondes, de ne pas

chercher la variété dans la poésie ou dans la musique; la musique et la poésie ne sont, pour ainsi dire, que les thèmes sur lesquels chacun brode ses propres sentimens; on s'y nourrit, sans satiété, comme le peuple, du même récit et du même air pendant des siècles. La nature elle-même, cette musique et cette poésie suprême, qu'a-t-elle autre chose que deux ou trois paroles et deux ou trois notes, toujours les mêmes, avec lesquelles elle attriste ou enchante les hommes, depuis le premier soupir jusqu'au dernier?

Au lever du soleil, le neuvième jour, le vent de l'équinoxe tomba enfin, et en peu d'heures la mer redevint une mer d'été. Les montagnes mêmes de la côte de Naples, ainsi que les eaux et le ciel, semblaient nager dans un fluide plus limpide et plus bleu que pendant les mois des grandes chaleurs, comme si la mer, le firmament et les montagnes eussent déjà senti ce premier frisson de l'hiver, qui cristallise l'air et le fait étinceler comme l'eau figée des glaciers. Les feuilles jaunies de la vigne et les feuilles brunies des figuiers commençaient à tomber et à joncher la cour. Les raisins étaient cueillis. Les figues séchées sur l'astrico au soleil étaient emballées dans des paniers grossiers d'herbes marines tressées en nattes par les femmes. La barque était pressée d'essayer la mer, et le vieux pêcheur de ramener sa famille à la Margellina. On nettoya la maison et le toit, on couvrit la source d'une grosse pierre, pour que les feuilles séchées et les eaux d'hiver n'en corrompissent pas le bassin. On épuisa d'huile le petit puits creusé dans la roche. On mit l'huile dans des jarres; les enfans les descendirent à la mer en passant de petits bâtons dans

les anses. On fit un paquet entouré de cordes du matelas et des couvertures du lit. On alluma une dernière fois la lampe sous l'image abandonnée du foyer. On fit une dernière prière devant la madone, pour lui recommander la maison, le figuier, la vigne que l'on quittait ainsi pour plusieurs mois. Puis l'on ferma la porte. On cacha la clef au fond d'une tente de rochers recouverte de lierre, pour que le pêcheur, s'il revenait pendant l'hiver, sût où la trouver et qu'il pût visiter son toit. Nous descendîmes ensuite à la mer, aidant la pauvre famille à emporter et à embarquer l'huile, les pains et les fruits.

Notre retour à Naples, en longeant le fond du golfe de Baïa et les pentes sinueuses du Pausilippe, fut une véritable fête pour la jeune fille, pour les enfans, pour nous; un triomphe pour Andréa. Nous rentrâmes à la Margellina, à nuit close et en chantant. Les vieux amis et les voisins du pêcheur ne se lassaient pas d'admirer sa nouvelle barque. Ils l'aidèrent à la décharger et à la tirer à terre. Comme nous lui avions défendu de dire à qui il la devait, on fit peu d'attention à nous.

Après avoir tiré l'embarcation sur la grève, et porté les paniers de figues et de raisins au-dessus de la cave d'Andréa, près du seuil de trois chambres basses habitées par la vieille mère, les petits enfans et Graziella, nous nous retirâmes inaperçus. Nous traversâmes, non sans serrement de coeur, le tumulte bruyant des rues populeuses de Naples, et nous rentrâmes dans nos logemens.

Nous nous proposons, après quelques jours de repos à Naples, de reprendre la même vie avec le

pêcheur, toutes les fois que la mer le permettrait. Nous nous étions si bien accoutumés à la simplicité de nos costumes et à la nudité de la barque, depuis trois mois, que le lit, les meubles de nos chambres et nos habits de ville nous semblaient un luxe gênant et fastidieux. Nous espérions bien ne les reprendre que pour peu de jours. Mais le lendemain, en allant chercher à la poste nos lettres arriérées, mon ami en trouva une de sa mère. Elle rappelait son fils sans retard en France pour assister au mariage de sa soeur. Son beau-frère devait venir au devant de lui jusqu'à Rome. D'après les dates, il devait déjà y être arrivé. Il n'y avait pas à attermoyer. Il fallait partir.

J'aurais dû partir avec lui. Je ne sais quel attrait d'isolement et d'aventure me retenait. La vie de marin, la cabane du pêcheur, l'image de Graziella y étaient, peut-être bien, pour quelque chose, mais confusément. Le vertige de la liberté, l'orgueil de me suffire à moi-même à trois cents lieues de mon pays, la passion du vague et de l'inconnu, cette perspective aérienne des jeunes imaginations, y étaient pour davantage.

Nous nous séparâmes avec un mâle attendrissement. Il me promit de venir me rejoindre aussitôt qu'il aurait satisfait à ses devoirs de fils et de frère. Il me prêta cinquante louis pour combler le vide que ces six mois avaient fait dans ma bourse, et il partit.

Ce départ, l'absence de cet ami, qui était pour moi ce qu'un frère plus âgé est à un frère presque enfant, me laissèrent dans un isolement que toutes les heures m'approfondissaient et dans lequel je me sentais enfoncer comme dans un abîme. Toutes mes

pensées, tous mes sentimens, toutes mes paroles, qui s'évaporaient autrefois en les échangeant avec lui, me restaient dans l'ame, s'y corrompaient, s'y attristaient et me retombaient sur le coeur comme un poids que je ne pouvais plus soulever. Ce bruit où rien ne me répondait, cette foule où personne ne savait mon nom, cette chambre où aucun regard ne me luisait, cette vie d'auberge où l'on condoie sans cesse des inconnus, où l'on s'assied à une table muette à côté d'hommes toujours nouveaux et toujours indifférens; ces livres qu'on a lus cent fois, et dont les caractères immobiles vous redisent toujours les mêmes mots dans la même phrase et à la même place; tout cela qui m'avait semblé si délicieux à Rome et à Naples, avant nos excursions et notre vie vagabonde et errante de l'été, me semblait maintenant une mort lente. Je me noyais le coeur de mélancolie.

Je la traînai quelques jours, cette mélancolie, de rue en rue, de théâtre en théâtre, de lecture en lecture, sans pouvoir la secouer, puis enfin elle finit par me vaincre. Je tombai malade, de ce qu'on appelle le mal du pays. Ma tête était lourde, mes jambes ne pouvaient me porter. J'étais pâle et défait. Je ne mangeais plus. Le silence m'attristait, le bruit me faisait mal, je passais les nuits sans sommeil et les jours couché sur mon lit, sans avoir ni l'envie, ni même la force de me lever. Le vieux parent de ma mère, le seul qui pût s'intéresser à moi, était allé passer plusieurs mois à trente lieues de Naples, dans les Abruzzes, où il voulait établir des manufactures. Je demandai un médecin; il vint, me regarda, me tâta le pouls et me dit que je n'avais aucun mal. La vérité, c'est que j'avais un mal auquel sa médecine n'avait pas de remède, un mal

d'ame et d'imagination. Il s'en alla. Je ne le revis plus.

Cependant je me sentis si mal le lendemain que je cherchai dans ma mémoire de qui je pourrais attendre quelque secours et quelque pitié, si je venais à ne pas me relever. L'image de la pauvre famille du pêcheur de la Mergellina, au milieu de laquelle je vivais encore en souvenir, me revint naturellement à l'esprit. J'envoyai un enfant qui me servait chercher Andréa et lui dire que le plus jeune des deux étrangers était malade et demandait à le voir.

Quand l'enfant porta son message, Andréa était en mer avec Beppino; la grand'mère était occupée à vendre les poissons sur les quais de Chiaja. Graziella seule était à la maison avec ses petits frères. Elle prit à peine le temps de les confier à une voisine, de se vêtir de ses habits les plus neufs de Procitane, et elle suivit l'enfant qui lui montra la rue, le vieux couvent et la précéda sur l'escalier.

J'entendis frapper doucement à la porte de ma chambre. La porte s'ouvrit comme poussée par une main invisible. J'aperçus Graziella. Elle jeta un cri de pitié en me voyant. Elle fit quelques pas en s'élançant vers mon lit, puis se retenant et s'arrêtant debout, les mains entrelacées et pendantes sur son tablier, la tête penchée sur l'épaule gauche, dans l'attitude de la Pitié: „Comme il est pâle, se „dit-elle tout bas, et comment si peu de jours ont-„ils pu lui changer à ce point le visage! Et où est „l'autre?“ dit-elle en se retournant et en cherchant des yeux mon compagnon ordinaire dans la chambre. „Il est parti, lui dis-je, et je suis seul et inconnu „à Naples. — Parti? dit-elle, en vous laissant seul „et malade ainsi! Il ne vous aimait donc pas! Ah!

„si j'avais été à sa place, je ne serais pas partie,
 „moi, et pourtant je ne suis pas votre frère, et je
 „ne vous connais que depuis le jour de la tempête.“

Je lui expliquai que je n'étais pas malade quand mon ami m'avait quitté. „Mais comment, reprit-elle
 „vivement et avec un ton de reproche moitié tendre,
 „moitié calme, n'avez-vous pas pensé que vous
 „aviez d'autres amis à la Mergellina? Ah! je le vois,
 „ajouta-t-elle tristement et en regardant ses manches
 „et le bas de sa robe, c'est que nous sommes de
 „pauvres gens et que nous vous aurions fait honte
 „en entrant dans cette belle maison. C'est égal,
 „poursuivit-elle, en s'essuyant les yeux, qu'elle n'a-
 „vait pas cessé de tenir attachés sur mon front et
 „sur mes bras blancs et affaissés, quand même on
 „nous eût méprisés, nous serions toujours venus.
 „— Pauvre Graziella! répondis-je en souriant.
 „Dieu me garde du jour où j'aurai honte de ceux
 „qui m'aiment!“

Elle s'assit sur une chaise au pied de mon lit et nous causâmes un peu.

Le son de sa voix, la sérénité de ses yeux, l'abandon confiant et calme de son attitude, la naïveté de sa physionomie, l'accent à la fois saccadé et plaintif de ces femmes des îles, ... la mémoire enfin des belles journées de la cabane passées au soleil avec elle; ces soleils de Procida, qui me semblaient encore ruisseler de son front, de son corps et de ses pieds dans ma chambre morne; tout cela, pendant que je la regardais et que je l'écoutais, m'enlevait tellement à ma langueur et à ma souffrance, que je me crus subitement guéri. Il me

semblait qu'aussitôt qu'elle serait sortie j'allais me lever et marcher. Cependant je me sentais si bien par sa présence que je prolongeais la conversation tant que je pouvais, et que je la retenais sous mille prétextes, de peur qu'elle ne s'en allât trop vite en emportant le bien-être que je ressentais.

Elle me servit une partie du jour sans crainte, sans réserve affectée, sans fausse pudeur, comme une soeur qui sert son frère, sans penser qu'il est un homme. Elle alla m'acheter des oranges. Elle en mordait l'écorce avec ses belles dents pour en enlever la peau et pour en faire jaillir le jus dans mon verre, en les pressant avec ses doigts. Elle détacha de son cou une petite médaille d'argent, qui pendait par un cordon noir et se cachait dans sa poitrine. Elle l'attacha avec une épingle au rideau blanc de mon lit. Elle m'assura que je serais bientôt guéri par la vertu de la sainte image. Puis, le jour commençant à baisser, elle me quitta, non sans revenir vingt fois de la porte à mon lit pour s'informer de ce que je pourrais désirer encore et pour me faire des recommandations plus vives de prier bien dévotement l'image avant de m'endormir.

Soit vertu de l'image et des prières qu'elle lui fit sans doute elle-même, soit influence calmante de cette apparition de tendresse et d'intérêt que j'avais eue sous les traits de Graziella, soit que la distraction charmante que sa présence et son entretien m'avaient donnée eût caressé et apaisé l'agacement maladif de tout mon être, à peine fut-elle sortie que je m'endormis d'un sommeil tranquille et profond.

Le lendemain, à mon réveil, en apercevant les

écorces d'oranges qui jonchaient le plancher de ma chambre, la chaise de Graziella tournée encore vers mon lit, comme si elle l'avait laissée, et comme si elle allait s'y rasseoir encore; la petite médaille pendue à mon rideau par le collier de soie noire; et toutes les traces de cette présence et de ces soins de femme qui me manquaient depuis si longtemps, il me sembla, d'abord mal éveillé, que ma mère ou une de mes soeurs était entrée le soir dans ma chambre. Ce ne fut qu'en ouvrant tout à fait les yeux, et en rappelant mes pensées une à une, que la figure de Graziella m'apparut telle que je l'avais vue la veille.

Le soleil était si pur, le repos avait si bien fortifié mes membres; la solitude de ma chambre me pesait tant sur le coeur; le besoin d'entendre de nouveau le son d'une voix connue me pressait si fort, que je me levai aussitôt, tout faible et tout chancelant que j'étais. Je mangeai le reste des oranges, je montai dans un corricolo de place, et je me fis conduire instinctivement du côté de la Margellina.

Arrivé près de la petite maison basse d'Andréa, je montai l'escalier, qui menait à la plateforme au-dessus de la cave, et sur laquelle s'ouvraient les chambres de la famille. Je trouvai sur l'astrico Graziella, la grand'mère, le vieux pêcheur, Beppino et les enfans. Ils se disposaient à sortir au même moment, dans leurs plus beaux habits, pour venir me voir. Chacun d'eux portait dans un panier, ou dans un mouchoir, ou à la main, un présent de ce que ces pauvres gens avaient imaginé devoir être plus agréable ou plus salulaire à un malade. Celui-ci une fiasque de vin blanc

doré d'Ischia, fermé, en guise de liége, par un bouchon de romarin et d'herbes aromatiques, qui parfument le vase; celles-là des figues sèches, celles-ci des nèfles, les petits enfans des oranges. Le coeur de Graziella avait passé dans tous les membres de la maison.

Ils jetèrent un cri de surprise en me voyant apparaître encore pâle et faible, mais debout et souriant devant eux. Graziella laissa rouler de joie à terre les oranges qu'elle tenait dans son tablier, et se frappant les mains l'une contre l'autre, elle courut à moi: „Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle, que l'image vous guérirait, si elle couchait „seulement une nuit sur votre lit. Vous avais-je „trompé?“ Je voulus lui rendre l'image, et je la pris dans mon sein, où je l'avais mise en sortant. „Baisez-la avant,“ me dit-elle. Je la baisai, et un peu aussi le bout de ses doigts, qu'elle avait tendus pour me la reprendre. „Je vous la rendrai „si vous retombez malade, ajouta-t-elle, en la remettant à son cou et en la glissant dans son sein; „elle servira à deux.“

Nous nous assîmes sur la terrasse, au soleil du matin. Toute la pauvre famille avait l'air aussi joyeux que si elle eût recouvré un frère ou un enfant de retour après un long voyage. Le temps, qui est nécessaire à la formation des amitiés intimes dans les hautes classes, ne l'est pas dans les classes inférieures. Les coeurs s'ouvrent sans défiance, ils se soudent tout de suite, parce qu'il n'y a pas d'intérêt soupçonné sous les sentimens. Il se forme plus de liaison et de parenté d'ame en huit jours parmi les hommes de la nature, qu'en dix ans parmi

les hommes de la société. Cette famille et moi, nous étions déjà parens.

Nous nous informâmes réciproquement de ce qui nous était survenu de bien ou de mal depuis que nous nous étions séparés. La pauvre maison était en veine de bonheur. La barque était bénie. Les filets étaient heureux. La pêche n'avait jamais autant rendu. La grand'mère ne suffisait pas au soin de vendre les poissons au peuple devant sa porte : Beppino, fier et fort, valait un marin de vingt ans, quoiqu'il n'en eût que douze. Graziella enfin apprenait un état bien au-dessus de l'humble profession de sa famille. Son salaire, déjà haut pour le travail d'une jeune fille, et qui monterait davantage encore avec son talent, suffirait pour habiller et nourrir ses petits frères, et pour lui faire une dot à elle-même....

Elle était corailleuse, c'est-à-dire elle apprenait à travailler le corail. Le commerce et la manufacture du corail formaient alors la principale richesse de l'industrie des villes de la côte d'Italie. Un des oncles de Graziella, frère de la mère qu'elle avait perdue, était contre-maître dans la principale fabrique de corail de Naples. Riche, pour son état, et dirigeant de nombreux ouvriers des deux sexes, qui ne pouvaient suffire aux demandes de cet objet de luxe par toute l'Europe, il avait pensé à sa nièce, et il était venu, peu de jours avant, l'enrôler parmi ses ouvrières. Il lui avait apporté le corail, les outils, et lui avait donné les premières leçons de son art très simple. Les autres ouvrières travaillaient en commun à la manufacture.

Graziella, dans l'absence continuelle et forcée de sa grand'mère et du pêcheur, étant la gardienne unique des enfans, exerçait son métier à la maison.

Son oncle, qui ne pouvait pas s'absenter souvent, envoyait depuis quelque temps à la jeune fille son fils aîné, cousin de Graziella, jeune homme de vingt ans, sage, modeste, rangé, ouvrier d'élite, mais simple d'esprit, rachitique et un peu contrefait dans sa taille. Il venait le soir, après la fermeture de la fabrique, examiner le travail de sa cousine, la perfectionner dans le maniement des outils et lui donner aussi les premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul. „Espérons, me dit tout bas la „grand'mère, pendant que Graziella détournait les „yeux, que cela tournera au profit des deux, et que „le maître deviendra le serviteur de sa fiancée.“ Je vis qu'il y avait une pensée d'orgueil et d'ambition pour sa petite-fille dans l'esprit de la vieille femme. Mais Graziella ne s'en doutait pas.

La jeune fille me mena par la main dans sa chambre pour me faire admirer les petits ouvrages de corail qu'elle avait déjà tournés et polis. Ils étaient proprement rangés sur du coton dans de petits cartons sur le pied de son lit. Elle voulut en façonner un morceau devant moi. Je faisais tourner la roue du petit tour avec le bout de mon pied, en face d'elle, pendant qu'elle présentait la branche rouge de corail à la scie circulaire, qui la coupait en grinçant. Elle arrondissait ensuite ces morceaux, en les tenant du bout des doigts, et en les usant contre la meule.

La poussière rose couvrait ses mains, et, volant quelquefois jusqu'à son visage, saupoudrait ses joues et ses lèvres d'un léger fard, qui faisait paraître ses yeux plus bleus et plus resplendissans. Puis elle s'essuya en riant et secoua ses cheveux noirs,

dont la poussière me couvrit à mon tour. „N'est-ce pas, dit-elle, que c'est un bel état pour une fille de la mer comme moi? Nous lui devons tout, à la mer: depuis la barque de mon grand-père et le pain que nous mangeons jusqu'à ces colliers et à ces pendans d'oreilles dont je me parerai peut-être un jour, quand j'en aurai tant poli et tant façonné pour de plus riches et de plus belles que moi.“

La matinée se passa ainsi à causer, à folâtrer, à travailler, sans que l'idée me vînt de m'en aller. Je partageai, à midi, le repas de la famille. Le soleil, le grand air, le contentement d'esprit, la frugalité de la table, qui ne portait que du pain, un peu de poissons frits et des fruits conservés dans la cave, m'avaient rendu l'appétit et les forces. J'aidai le père, après midi, à raccommoder les mailles d'un vieux filet étendu sur l'astrico.

Graziella, dont nous entendions le pied cadencé faisant tourner la meule, le bruit du rouet de la grand'mère et les voix des enfans qui jouaient avec les oranges sur le seuil de la maison, accompagnaient mélodieusement notre travail. Graziella sortait de temps en temps pour secouer ses cheveux sur le balcon; nous échangeions un regard, un mot amical, un sourire. Je me sentais heureux, sans savoir de quoi, jusqu'au fond de l'ame. . . .

Mais mon ame et mon visage s'assombrissaient à mesure que baissait le jour. Je devenais triste en pensant qu'il fallait regagner ma chambre de voyageur. Graziella s'en aperçut la première. Elle alla dire quelques mots tout bas à l'oreille de sa grand'mère.

„Pourquoi nous quitter ainsi? dit la vieille femme, comme si elle eût parlé à un de ses enfans. „N'étions-nous pas bien ensemble à Procida? Ne sommes-nous pas les mêmes à Naples? Vous avez l'air d'un oiseau qui a perdu sa mère et qui rôde en criant autour de tous les nids. Venez habiter le nôtre, si vous le trouvez assez bon pour un monsieur comme vous. La maison n'a que trois chambres, mais Beppino couche dans la barque. Celle des enfans suffira bien à Graziella, pourvu qu'elle puisse travailler le jour dans celle où vous dormirez. Prenez la sienne, et attendez ici le retour de votre ami. Car un jeune homme bon et triste comme vous, seul dans les rues de Naples, cela fait de la peine à penser.“

Le pêcheur, Beppino, les petits enfans même qui aimaient déjà l'étranger, se réjouirent de l'idée de la bonne femme. Ils insistèrent vivement, et tous ensemble, pour me faire accepter son offre. Graziella ne dit rien, mais elle attendait, avec une anxiété visible, voilée par une distraction feinte, ma réponse aux insistances de ses parens. Elle frappait du pied par un mouvement convulsif et involontaire, à toutes les raisons de discrétion que je donnais pour ne pas accepter.

J'acceptai la communauté de vie qu'on m'offrait. Graziella battit des mains et sauta de joie en courant, sans se retourner, dans sa chambre, comme si elle eût voulu me prendre au mot, sans me laisser le temps de me rétracter.

Graziella appela Beppino. En un instant, son frère et elle emportèrent, dans la chambre des enfans, son lit, ses pauvres meubles, son petit miroir

entouré de bois peint, la lampe de cuivre, les deux ou trois images de la Vierge, qui pendaient aux murs, attachées par des épingles, la table et le petit tour où elle travaillait le corail. Ils puisèrent de l'eau dans le puits, en répandirent avec la paume de la main sur le plancher, balayèrent avec soin la poudre de corail sur la muraille et sur les dalles; ils placèrent sur l'appui de la fenêtre les deux pots les plus verts et les plus odorans de baume et de réséda qu'ils purent trouver sur l'astrico. Ils n'auraient pas préparé et poli avec plus de soin la chambre des noces si Beppo eût dû amener le soir sa fiancée dans la maison de son père. Je les aidais en riant à ce badinage.

Quand tout fut prêt, j'emmenai Beppino et le pêcheur avec moi pour acheter et rapporter le peu de meubles qui m'étaient nécessaires. J'achetai un petit lit de fer complet, une table de bois blanc, deux chaises de jonc, une petite brasière en cuivre où l'on brûle, les soirs d'hiver, pour se chauffer, les noyaux enflammés d'olives; ma malle, que j'envoyai prendre dans ma cellule, contenait tout le reste. Je ne voulais pas perdre une nuit de cette vie heureuse qui me rendait comme une famille. Le soir même, je couchai dans mon nouveau logement. Je ne me réveillai qu'au cri joyeux des hirondelles, qui entraient dans ma chambre par une vitre cassée de la fenêtre, et à la voix de Graziella, qui chantait dans la chambre à côté en accompagnant son chant du mouvement cadencé de son tour.

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur de petits jardins de pêcheurs et de blanchisseuses encaissés dans

le rocher du mont Pausilippe et dans la plage de la Mergellina.

Quelques blocs de grès brun avaient roulé jusque dans ces jardins et tout près de la maison. De gros figuiers, qui poussaient à demi écrasés sous ces rochers, les saisissaient de leurs bras tortueux et blancs et les recouvraient de leurs larges feuilles immobiles. On ne voyait, de ce côté de la maison, dans ces jardins du pauvre peuple, que quelques puits surmontés d'une large roue, qu'un âne faisait tourner, pour arroser par des rigoles le fenouil, les choux maigres et les navets; des femmes séchant le linge sur des cordes tendues de citronnier en citronnier; de petits enfans en chemise jouant ou pleurant sur les terrasses de deux ou trois maisonnettes blanches éparses dans les jardins; cette vue si bornée, si vulgaire et si livide des faubourgs d'une grande ville me parut délicieuse en comparaison des façades hautes des rues profondément encaissées et de la foule bruyante des quartiers que je venais de quitter. Je respirais de l'air végétal, au lieu de la poussière, du feu, de la fumée de cette atmosphère humaine que je venais de respirer. J'entendais le braiement des ânes, le chant du coq, le bruissement des feuilles, le gémissement alternatif de la mer, au lieu de ces roulemens de voitures, de ces cris aigus du peuple et de ce tonnerre incessant de tous les bruits stridens qui ne laissent dans les rues des grandes villes aucune trêve à l'oreille et aucun apaisement à la pensée.

Je ne pouvais m'arracher de mon lit, où je savourais délicieusement ce soleil, ces bruits champêtres, ces vols d'oiseaux, ce repos à peine ridé de la pensée; et puis, en regardant la nudité des murs, le vide de la chambre, l'absence des meubles, je

me réjouissais en moi-même en pensant que cette pauvre maison du moins m'aimait, et qu'il n'y a ni tapis, ni tentures, ni rideaux de soie qui valaient un peu d'attachement. Tout l'or du monde n'achèterait pas un seul battement de coeur ni un seul rayon de tendresse dans le regard à des indifférens.

Ces pensées me berçaient doucement dans mon demi-sommeil; je me sentais renaître à la santé et à la paix. Beppino entra plusieurs fois dans ma chambre pour savoir si je n'avais besoin de rien. Il m'apporta sur mon lit du pain et des raisins que je mangeai en jetant des grains et des miettes aux hirondelles. Il était près de midi. Le soleil entrait à pleins rayons dans ma chambre avec sa douce tiédeur d'automne quand je me levai. Je convins avec le pêcheur et sa femme du taux d'une petite pension que je donnerais par mois, pour le loyer de ma cellule, et pour ajouter quelque chose à la dépense du ménage. C'était bien peu, ces braves gens trouvaient que c'était trop. On voyait bien que, loin de chercher à gagner sur moi, ils souffraient intérieurement de ce que leur pauvreté et la frugalité trop restreinte de leur vie ne leur permettaient pas de m'offrir une hospitalité dont ils eussent été plus fiers si elle ne m'avait rien coûté. On ajouta deux pains à ceux qu'on achetait chaque matin pour la famille, un peu de poisson bouilli ou frit au dîner, du laitage et des fruits secs pour le soir, de l'huile pour ma lampe, de la braise pour les jours froids; ce fut tout. Quelques grains de cuivre, petite monnaie du peuple à Naples, suffisaient par jour à ma dépense. Je n'ai jamais mieux compris combien le bonheur était indépendant du luxe, et combien on en achète davantage

avec un denier de cuivre qu'avec une bourse d'or, quand on sait le trouver où Dieu l'a caché.

Je vécus ainsi pendant les derniers mois de l'automne et pendant les premiers mois de l'hiver. L'éclat et la sérénité de ces mois de Naples les font confondre avec ceux qui les ont précédés. Rien ne troublait la monotone tranquillité de notre vie. Le vieillard et son petit-fils ne s'aventuraient plus en pleine mer à cause des coups de vent fréquents de cette saison. Ils continuaient à pêcher le long de la côte, et leur poisson vendu sur la marine par la mère fournissait amplement à leur vie sans besoin.

Graziella se perfectionnait dans son art; elle grandissait et embellissait dans la vie plus douce et plus sédentaire qu'elle menait depuis qu'elle travaillait au corail. Son salaire, que son oncle lui apportait le dimanche, lui permettait non seulement de tenir ses petits frères plus propres et mieux vêtus et de les envoyer à l'école, mais encore de donner à sa grand'mère et de se donner à elle-même quelques parties de costumes plus riches et plus élégants particuliers aux femmes de leur île: des mouchoirs de soie rouge pour pendre derrière la tête en long triangle sur les épaules; des souliers sans talon, qui n'emboîtent que les doigts du pied, brodés de paillettes d'argent; des soubrevestes de soie rayée de noir et de vert: ces vestes galonnées sur les coutures flottent ouvertes sur les hanches; elles laissent apercevoir par devant la finesse de la taille et les contours du cou orné de colliers; enfin de larges boucles d'oreilles ciselées, où les fils d'or s'entrelacent avec de la poussière de perles.

Les plus pauvres femmes des îles grecques portent ces parures et ces ornemens. Aucune détresse ne les forcerait à s'en défaire. Dans les climats où le sentiment de la beauté est plus vif que sous notre ciel, la parure n'est pas un luxe aux yeux de la femme. Elle est sa première, et presque sa seule nécessité.

Quand, le dimanche ou les jours de fête, Graziella ainsi vêtue sortait de sa chambre sur la terrasse avec quelques fleurs de grenades rouges ou de lauriers roses sur le côté de la tête dans ses cheveux noirs; quand, en écoutant le son des cloches de la chapelle voisine, elle passait et repassait devant ma fenêtre comme un paon qui se moire au soleil sur le toit; quand elle traînait languissamment ses pieds emprisonnés dans ses babouches émaillées en les regardant, et puis qu'elle relevait sa tête avec un ondoisement habituel du cou pour faire flotter le mouchoir de soie et ses cheveux sur ses épaules; quand elle s'apercevait que je la regardais, elle rougissait un peu comme si elle eût été honteuse d'être si belle; il y avait des momens où le nouvel éclat de sa beauté me frappait tellement que je croyais la voir pour la première fois et que ma familiarité ordinaire avec elle se changeait en une sorte de timidité et d'éblouissement.

Mais elle cherchait si peu à éblouir, et son instinct naturel de parure était si exempt de tout orgueil et de toute coquetterie, qu'aussitôt après les saintes cérémonies elle se hâtait de se dépouiller de ses riches parures et de revêtir la simple veste de gros drap vert, la robe d'indienne rayée de rouge et de noir, et de remettre à ses pieds les pantoufles au talon de bois blanc, qui résonnaient tout le jour

sur la terrasse comme les babouches retentissantes des femmes esclaves de l'Orient.

Quand ses jeunes amies ne venaient pas la chercher ou que son cousin ne l'accompagnait pas à l'église, c'était souvent moi qui la conduisais et qui l'attendais, assis sur les marches du péristyle. A sa sortie, j'entendais avec une sorte d'orgueil personnel, comme si elle eût été ma soeur ou ma fiancée, les murmures d'admiration que sa gracieuse figure excitait parmi ses compagnes et parmi les jeunes marins des quais de la Mergellina. Mais elle n'entendait rien, et, ne voyant que moi dans la foule, me souriait du haut de la première marche, faisait son dernier signe de croix avec ses doigts trempés d'eau bénite, et descendait modestement, les yeux baissés, les degrés au bas desquels je l'attendais.

C'est ainsi que, les jours de fête, je la menais le matin et le soir aux églises, seul et pieux divertissement qu'elle connût et qu'elle aimât. J'avais soin, ces jours-là, de rapprocher le plus possible mon costume de celui des jeunes marins de l'île, afin que ma présence n'étonnât personne et qu'on me prît pour le frère ou pour un parent de la jeune fille que j'accompagnais.

Les autres jours elle ne sortait pas. Quant à moi, j'avais repris peu à peu ma vie d'étude et mes habitudes solitaires, distraites seulement par la douce amitié de Graziella et par mon adoption dans sa famille. Je lisais les historiens, les poètes de toutes les langues. J'écrivais quelquefois; j'essayais, tantôt en italien, tantôt en français, d'épancher en prose ou en vers ces premiers bouillonnemens de l'ame qui semblent peser sur le coeur jusqu'à ce que la parole les ait soulagés en les exprimant.

Il semble que la parole soit la seule prédestination de l'homme et qu'il ait été créé pour enfanter des pensées, comme l'arbre pour enfanter son fruit. L'homme se tourmente jusqu'à ce qu'il ait produit au dehors ce qui le travaille au dedans. Sa parole écrite est comme un miroir dont il a besoin pour se connaître lui-même et pour s'assurer qu'il existe. Tant qu'il ne s'est pas vu dans ses oeuvres, il ne se sent pas complètement vivant.

J'étais à cet âge où l'ame a besoin de se nourrir et de se multiplier par la parole. Mais, comme il arrive toujours, l'instinct se produisait en moi avant la force. Dès que j'avais écrit, j'étais mécontent de mon oeuvre et je la rejetais avec dégoût. Combien le vent et les vagues de la mer de Naples n'ont-ils pas emporté et englouti, le matin, de lambeaux de mes sentimens et de mes pensées de la nuit, déchirés le jour et s'envolant sans regret loin de moi.

Quelquefois Graziella, me voyant plus longtemps enfermé et plus silencieux qu'à l'ordinaire, entrait furtivement dans ma chambre pour m'arracher à mes lectures obstinées ou à mes occupations. Elle s'avavançait sans bruit derrière ma chaise, elle se levait sur la pointe des pieds pour regarder par dessus mes épaules, sans le comprendre, ce que je lisais ou ce que j'écrivais; puis, par un mouvement subit, elle m'enlevait le livre ou m'arrachait la plume des doigts en se sauvant. Je la poursuivais sur la terrasse, je me fâchais un peu: elle riait. Je lui pardonnais; mais elle me grondait sérieusement, comme aurait pu faire une mère.

„Qu'est-ce que dit donc si longtemps aujourd'hui „à vos yeux ce livre? murmurait-elle avec une

„impatience, moitié sérieuse, moitié badine. Est-ce
 „que ces lignes noires sur ce vilain vieux papier
 „n'auront jamais fini de vous parler? Est-ce que
 „vous ne savez pas assez d'histoires pour nous en
 „raconter tous les dimanches et tous les soirs de
 „l'année comme celle qui m'a tant fait pleurer à
 „Procida? Et à qui écrivez-vous toute la nuit ces
 „longues lettres que vous jetez le matin au vent de
 „mer? Ne voyez-vous pas que vous vous faites
 „mal, et que vous êtes tout pâle et tout distrait
 „quand vous avez écrit ou lu si longtemps? Est-ce
 „qu'il n'est pas plus doux de parler avec moi, qui
 „vous regarde, que de parler des jours entiers avec
 „ces mots ou avec ces ombres qui ne vous écoutent
 „pas? Dieu! que n'ai-je donc autant d'esprit que
 „ces feuilles de papier? Je vous parlerais tout le
 „jour, je vous dirais tout ce que vous me deman-
 „deriez, moi, et vous n'auriez pas besoin d'user
 „ainsi vos yeux et de brûler toute l'huile de votre
 „lampe.“ Alors elle me cachait mon livre et mes
 plumes. Elle m'apportait ma veste et mon bonnet
 de marin. Elle me forçait de sortir pour me dis-
 traire.

Je lui obéissais en murmurant, mais en l'aimant.

J'allais faire de longues courses à travers la
 ville, sur les quais, dans la campagne; mais ces
 courses solitaires n'étaient pas tristes comme les
 premiers jours de mon retour à Naples. Je jouissais
 seul, mais je jouissais délicieusement des spectacles
 de la ville, de la côte, du ciel et des eaux. Le
 sentiment momentané de mon isolement ne m'accab-
 lait plus; il me recueillait en moi-même et con-
 centrait les forces de mon coeur et de ma pensée.

Je savais que des yeux et des pensées amies me suivaient dans cette foule ou dans ces déserts, et qu'au retour j'étais attendu par des coeurs pleins de moi.

Je n'étais plus comme l'oiseau qui crie autour des nids étrangers, suivant l'expression de la vieille femme, j'étais comme l'oiseau qui s'essaie à voler à de longues distances de la branche qui le porte, mais qui sait la route pour y revenir. Toute mon affection pour mon ami absent avait reflué sur Graziella. Ce sentiment avait même quelque chose de plus vif, de plus attendri que celui qui m'attachait à lui. Il me semblait que je devais l'un à l'habitude et aux circonstances, mais que l'autre était né de moi-même, et que je l'avais conquis par mon propre choix.

Je ne savais pas si elle était un camarade, un ami, une soeur ou autre chose pour moi; je savais seulement que j'étais heureux avec elle et elle heureuse avec moi.

Je ne désirais rien de plus, rien autrement. Il me suffisait d'être calme, attaché et heureux, sans savoir de quoi ni pourquoi. La vie en commun, la pensée à deux, resserraient chaque jour l'innocente et douce familiarité entre nous, elle aussi pure dans son abandon que j'étais calme dans mon indifférence.

Depuis cinq mois que j'étais de la famille, que j'habitais le même toit, que je faisais, pour ainsi dire, partie de sa pensée, elle s'était si bien habituée à me regarder comme inséparable de son coeur, qu'elle ne s'apercevait peut-être pas elle-même de toute la place que j'y tenais...

Je passais moi-même, les jours de pluie, des

heures entières seul avec elle dans la chambre à côté, où elle dormait avec les petits enfans, et où elle travaillait le corail. Je l'aidais, en causant et en jouant, à son métier qu'elle m'apprenait. Moins adroit, mais plus fort qu'elle, je réussissais mieux à dégrossir les morceaux. Nous faisons ainsi double ouvrage, et dans un jour elle en gagnait deux.

Le soir, au contraire, quand les enfans et la famille étaient couchés, c'était elle qui devenait l'écolière et moi le maître. Je lui apprenais à lire et à écrire en lui faisant épeler les lettres sur mes livres et en lui tenant la main pour lui enseigner à les tracer. Son cousin ne pouvant pas venir tous les jours, c'était moi alors qui le remplaçais. Soit que ce jeune homme, contrefait et boiteux, n'inspirât pas à sa cousine assez d'attrait et de respect, malgré sa douceur, la patience et la gravité de ses manières ; soit qu'elle eût elle-même trop de distractions pendant ses leçons, elle faisait beaucoup moins de progrès avec lui qu'avec moi. La moitié de la soirée d'étude se passait à badiner, à rire, à contrefaire le pédagogue. Le pauvre jeune homme était trop épris de son élève et trop timide devant elle pour la gronder. Il faisait tout ce qu'elle voulait pour que les beaux sourcils de la jeune fille ne prissent pas un pli d'humeur, et pour que ses lèvres ne lui fissent pas leur petite moue. Souvent l'heure consacrée à lire se passait pour lui à éplucher des grains de corail, à dévider des écheveaux de soie sur le bois de la quenouille de la grand'mère, ou à raccommoder des mailles au filet de Beppo. Tout lui était bon, pourvu qu'au départ Graziella lui sourît avec complaisance et lui dît addio d'un son de voix qui voulût dire : A revoir!

Quand c'était avec moi, au contraire, la leçon était sérieuse. Elle se prolongeait souvent jusqu'à ce que nos yeux fussent lourds de sommeil. On voyait, à sa tête penchée, à son cou tendu, à l'immobilité attentive de son attitude et de sa physionomie, que la pauvre enfant faisait tous ses efforts pour réussir. Elle appuyait son coude sur mon épaule pour lire dans le livre où mon doigt traçait la ligne et lui indiquait le mot à prononcer. Quand elle écrivait, je tenais ses doigts dans ma main pour guider à demi sa plume.

Si elle faisait une faute, je la grondais d'un air sévère et fâché; elle ne répondait pas et ne s'impatientait que contre elle-même. Je la voyais quelquefois prête à pleurer; j'adoucissais alors la voix et je l'encourageais à recommencer. Si elle avait bien lu et bien écrit, au contraire, on voyait qu'elle cherchait d'elle-même sa récompense dans mon applaudissement. Elle se retournait vers moi en rougissant et avec des rayons de joie orgueilleuse sur le front et dans les yeux, plus fière du plaisir qu'elle me donnait que du petit triomphe de son succès.

Je la récompensais en lui lisant quelques pages de Paul et Virginie, qu'elle préférait à tout; ou quelques belles strophes du Tasse, quand il décrit la vie champêtre des bergers, chez lesquels Herminie habite, ou qu'il chante les plaintes ou le désespoir des deux amans. La musique de ces vers la faisait pleurer et rêver long-temps encore après que j'avais cessé de lire. La poésie n'a pas d'écho plus sonore et plus prolongé que le cœur de la jeunesse. Elle est comme le pressentiment de toutes les passions. Plus tard, elle en est comme le souvenir et le deuil. Elle fait pleurer ainsi aux deux

époques extrêmes de la vie. Jeunes d'espérances et vieux de regrets.

Les familiarités charmantes de ces longues et douces soirées à la lueur de la lampe, à la tiède chaleur du brasier d'olives sous nos pieds, n'apportaient jamais entre nous d'autres pensées, ni d'autres intimités que ces intimités d'enfans. Nous étions défendus, moi par mon indifférence presque froide, elle par sa candeur et sa pureté. Nous nous séparions aussi tranquilles que nous nous étions réunis, et un moment après ces longs entretiens, nous dormions sous le même toit à quelques pas l'un de l'autre, comme deux enfans qui ont joué ensemble le soir et qui ne rêvent rien au-delà de leurs simples amusemens. Ce calme des sentimens qui s'ignorent et qui se nourrissent d'eux-mêmes aurait duré des années, sans une circonstance qui changea tout et qui nous révéla à nous-mêmes la nature d'une amitié qui nous suffisait pour être si heureux.

Cecho, c'était le nom du cousin de Graziella, continuait à venir plus assidûment de jour en jour passer les soirs d'hiver dans la famille du marinaro. Bien que la jeune fille ne lui donnât aucune marque de préférence et qu'il fût même l'objet habituel de ses badinages et un peu le jouet de sa cousine, il était si doux, si patient et si humble devant elle, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'être touchée de ses complaisances et de lui sourire quelquefois avec bonté. C'était assez pour lui. Il était de cette nature de coeurs faibles, mais aimans, qui, se sentant déshérités par la nature des qualités qui font qu'on est aimé, se contentent d'aimer sans

retour, et qui se dévouent comme des esclaves volontaires au service, sinon au bonheur de la femme à laquelle ils asservissent leur cœur. Ce ne sont pas les plus nobles, mais ce sont les plus touchantes natures d'attachement. On les plaint, mais on les admire. Aimer pour être aimé, c'est de l'homme; mais aimer pour aimer, c'est presque de l'ange.

Sous les traits les plus disgracieux, il y avait quelque chose d'angélique dans l'amour du pauvre Cecho. Aussi, bien loin d'être humilié ou jaloux des familiarités et des préférences dont j'étais à ses yeux l'objet de la part de Graziella, il m'aimait parce qu'elle m'aimait. Dans l'affection de sa cousine, il ne demandait pas la première place ou la place unique, mais la seconde ou la dernière; tout lui suffisait. Pour lui plaire un moment, pour en obtenir un regard de complaisance, un geste, un mot gracieux, il serait venu me chercher au fond de la France et me ramener à celle qui me préférait à lui. Je crois même qu'il m'eût haï, si j'avais fait de la peine à sa cousine.

Son orgueil était en elle comme son amour. Peut-être aussi, froid à l'intérieur, réfléchi, sensé et méthodique, tel que Dieu et son infirmité l'avaient fait, calculait-il instinctivement que mon empire sur les penchans de sa cousine ne serait pas éternel; qu'une circonstance quelconque, mais inévitable, nous séparerait; que j'étais étranger, d'un pays lointain, d'une condition et d'une fortune évidemment incompatibles avec celles de la fille d'un marinier de Procida; qu'un jour ou l'autre l'intimité entre sa cousine et moi se romprait comme elle s'était formée; qu'elle lui resterait alors seule,

abandonnée, désolée; que ce désespoir même fléchirait son coeur et le lui donnerait brisé, mais tout entier. Ce rôle de consolateur et d'ami était le seul auquel il pût prétendre. Mais son père avait une autre pensée pour lui.

Le père, connaissant l'attachement de Cecho pour sa nièce, venait la voir de temps en temps. Touché de sa beauté, de sa sagesse, émerveillé des progrès rapides qu'elle faisait dans la pratique de son art, dans la lecture et dans l'écriture; pensant d'ailleurs que les disgraces de la nature ne permettraient pas à Cecho d'aspirer à d'autres tendresses qu'à des tendresses de convenance et de famille, il avait résolu de marier son fils et sa nièce. Sa fortune faite, et assez considérable pour un ouvrier, lui permettait de regarder sa demande comme une faveur à laquelle Andréa, sa femme et la jeune fille ne penseraient même pas à résister. Soit qu'il eût parlé de son projet à Cecho, soit qu'il eût caché sa pensée pour lui faire une surprise de son bonheur, il résolut de s'expliquer.

La veille de Noël, je rentrai plus tard que de coutume pour prendre ma place au souper de famille. Je m'aperçus de quelque froideur et de quelque trouble dans la physionomie évidemment contrainte d'Andréa et de sa femme. Levant les yeux sur Graziella, je vis qu'elle avait pleuré. La sérénité et la gaîté étaient si habituelles sur son visage que cette expression inaccoutumée de tristesse la couvrait comme d'un voile matériel. On eût dit que l'ombre de ses pensées et de son coeur s'était répandue sur ses traits. Je restai pétrifié et muet; n'osant

interroger ces pauvres gens, ni parler à Graziella, de peur que le seul son de ma voix ne fît éclater son coeur qu'elle paraissait à peine contenir.

Contre son habitude, elle ne me regardait pas. Elle portait d'une main distraite les morceaux de pain à sa bouche et faisait semblant de manger par contenance; mais elle ne pouvait pas. Elle jetait le pain sous la table. Avant la fin du repas taciturne, elle prit le prétexte de mener coucher les enfans; elle les entraîna dans leur chambre; elle s'y renferma sans dire adieu ni à ses parens, ni à moi, et nous laissa seuls.

Quand elle fut sortie, je demandai au père et à la mère quelle était la cause du sérieux de leurs pensées et de la tristesse de leur enfant. Alors ils me racontèrent que le père de Cecho était venu dans la journée à la maison; qu'il avait demandé leur petite-fille en mariage pour son fils; que c'était un bien grand bonheur et une haute fortune pour la famille; que Cecho aurait du bien; que Graziella, qui était si bonne, prendrait avec elle et élèverait ses deux petits frères comme ses propres enfans; que leurs vieux jours à eux-mêmes seraient ainsi assurés contre la misère; qu'ils avaient consenti avec reconnaissance à ce mariage; qu'ils en avaient parlé à Graziella; qu'elle n'avait rien répondu, par timidité et par modestie de jeune fille; que son silence et ses larmes étaient l'effet de sa surprise et de son émotion, mais que cela passerait comme une mouche sur une fleur; enfin, qu'entre le père de Cecho et eux il avait été convenu qu'on ferait les fiançailles après les fêtes de Noël.

Ils parlaient encore que depuis longtemps je n'entendais déjà plus. Je ne m'étais jamais rendu

compte à moi-même de l'attachement que j'avais pour Graziella. Je ne savais pas comment je l'aimais; si c'était de l'intimité pure, de l'amitié, de l'amour, de l'habitude ou de tous ces sentimens réunis que se composait mon attrait pour elle. Mais l'idée de voir ainsi soudainement changées toutes ces douces relations de vie et de coeur qui s'étaient établies et comme cimentées à notre insu entre elle et moi; la pensée qu'on allait me la prendre pour la donner tout à coup à un autre, que, de ma compagne et de ma soeur qu'elle était à présent, elle allait me devenir étrangère et indifférente; qu'elle ne serait plus là; que je ne la verrais plus à toute heure, que je n'entendrais plus sa voix m'appeler; que je ne lirais plus dans ses yeux ce rayon toujours levé sur moi de lumière caressante et de tendresse, qui m'éclairait doucement le coeur et qui me rappelait ma mère et mes soeurs; le vide et la nuit profonde que je me figurais tout à coup autour de moi, là, le lendemain du jour où son mari l'aurait emmenée dans une autre maison; cette chambre où elle ne dormirait plus; la mienne où elle n'entrerait plus; cette table où je ne la verrais plus assise, cette terrasse où je n'entendrais plus le bruit de ses pieds nus ou de sa voix le matin à mon réveil; ces églises où je ne la conduirais plus les dimanches; cette barque où sa place resterait vide, et où je ne causerais plus qu'avec le vent et les flots; les images pressées de toutes ces douces habitudes de notre vie passée; qui me remontaient à la fois dans la pensée et qui s'évanouissaient tout à coup pour me laisser comme dans un abîme de solitude et de néant; tout cela me fit sentir pour la première fois ce qu'était pour moi la société de cette jeune fille et me montra trop qu'amour ou

amitié, le sentiment qui m'attachait à elle était plus fort que je ne le croyais, et que le charme, inconnu à moi-même, de ma vie sauvage à Naples, ce n'était ni la mer, ni la barque, ni l'humble chambre dans la maison, ni le pêcheur, ni sa femme, ni Beppo, ni les enfans, c'était un seul être, et que cet être disparu de la maison, tout disparaissait à la fois...

Je rentrai en silence dans ma chambre. Je me jetai tout habillé sur mon lit. J'essayai de lire, d'écrire, de penser, de me distraire par quelque travail d'esprit pénible et capable de dominer mon agitation. Tout fut inutile. L'agitation intérieure était si forte que je ne pus avoir deux pensées, et que l'accablement même de mes forces ne put pas amener le sommeil. Jamais l'image de Graziella ne m'avait apparu jusque-là aussi ravissante et aussi obstinée devant les yeux. J'en jouissais comme de quelque chose qu'on voit tous les jours et dont on ne sent la douceur qu'en la perdant. Sa beauté même n'était rien pour moi jusqu'à ce jour; je confondais l'impression que j'en ressentais avec l'effet de l'amitié que j'éprouvais pour elle, et de celle que sa physionomie exprimait pour moi...

Je ne me rendis pas bien compte de tout cela, même dans les longues circonvolutions de mon cœur pendant l'insomnie de cette nuit. Tout était confus dans ma douleur comme dans mes sensations. J'étais comme un homme étourdi d'un coup soudain, qui ne sait pas encore bien d'où il souffre, mais qui souffre de partout.

Je quittai mon lit avant qu'aucun bruit se fît entendre dans la maison. Je ne sais quel instinct me portait à m'éloigner pendant quelque temps,

comme si ma présence eût dû troubler dans un pareil moment le sanctuaire de cette famille dont le sort s'agitait ainsi devant un étranger.

Je sortis en avertissant Beppo que je ne revien-
drais pas de quelques jours. Je pris au hasard la
direction que me tracèrent mes premiers pas. Je
suivis les longs quais de Naples, la côte de Ré-
sina, de Portici, le pied du Vésuve. Je pris
des guides à Torre del Greco; je couchai sur
une pierre à la porte de l'ermitage de San Sal-
vatore, aux confins où la nature habitée finit et
où la région du feu commence. Comme le volcan
était depuis quelque temps en ébullition et lançait
à chaque secousse des nuages de cendre et de
pierres que nous entendions rouler la nuit jusque
dans le ravin de lave qui est aux pieds de l'ermi-
tage, mes guides refusèrent de m'accompagner plus
loin. Je montai seul; je gravis péniblement le dernier
cône en enfonçant mes pieds et mes mains dans
une cendre épaisse et brûlante qui s'éboulait sous
le poids de l'homme. Le volcan grondait et tonnait
par moments. Les pierres calcinées et encore rouges
pleuvaient çà et là autour de moi en s'éteignant
dans la cendre. Rien ne m'arrêta. Je parvins
jusqu'au rebord extrême du cratère. Je m'assis. Je
vis lever le soleil sur le golfe, sur la campagne et
sur la ville éblouissante de Naples. Je fus insen-
sible et froid à ce spectacle que tant de voyageurs
viennent admirer de mille lieues. Je ne cherchais
dans cet immense océan de lumière, de mers, de
côtes et d'édifices frappés du soleil qu'un petit point
blanc au milieu du vert sombre des arbres, à l'ex-
trémité de la colline du Pausilippe où je croyais
distinguer la chaumière d'Andréa. L'homme a beau
regarder et embrasser l'espace, la nature entière ne

se compose pour lui que de deux ou trois points sensibles auxquels toute son ame aboutit. Otez de la vie le coeur qui vous aime, qu'y reste-t-il ? Il en est de même de la nature. Effacez-en le site et la maison que vos pensées cherchent ou que vos souvenirs peuplent, ce n'est plus qu'un vide éclatant où le regard se plonge sans trouver ni fond ni repos. Faut-il s'étonner après cela que les plus sublimes scènes de la création soient contemplées d'un oeil si divers par les voyageurs ? C'est que chacun porte avec soi son point de vue. Un nuage sur l'ame couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon. Le spectacle est dans le spectateur. Je l'éprouvai.

Je redescendis le soir à l'ermitage. Je congédiai mes guides, je revins à travers les vignes de Pompéïa. Je passai un jour entier à me promener dans les rues désertes de la ville engloutie. Ce tombeau, ouvert après deux mille ans et rendant au soleil ses rues, ses monumens, ses arts, me laissa aussi insensible que le Vésuve. L'ame de toute cette cendre a été balayée depuis tant de siècles par le vent de Dieu qu'elle ne me parlait plus au coeur. Je foulais sous mes pieds cette poussière d'hommes dans les rues de ce qui fut leur ville avec autant d'indifférence que des amas de coquillages vides roulés par la mer sur ses bords. Le temps est une grande mer qui déborde, comme l'autre mer, de nos débris. On ne peut pas pleurer sur tous. A chaque homme ses douleurs, à chaque siècle sa pitié ; c'est bien assez.

En quittant Pompéïa, je m'enfonçai dans les gorges boisées des montagnes de Castellamare et de Sorrente. J'y vécus quelques jours, allant d'un

village à l'autre, et me faisant guider par les chèvres aux sites les plus renommés de leurs montagnes. On me prenait pour un peintre qui étudiait des points de vue, parce que j'écrivais de temps en temps quelques notes sur un petit livre de dessins, que mon ami m'avait laissé. Je n'étais qu'une âme errante qui divaguait çà et là dans la campagne pour user les jours. Tout me manquait. Je me manquais à moi-même.

Je ne pus continuer plus longtemps. Quand les fêtes de Noël furent passées, et ce premier jour de l'année aussi dont les hommes ont fait une fête connue pour séduire et fléchir le temps avec des joies et des couronnes, comme un hôte sévère qu'on veut attendrir, je me hâtai de rentrer à Naples. J'y rentrai la nuit et en hésitant, partagé entre l'impatience de revoir Graziella et la terreur d'apprendre que je ne la verrais plus. Je m'arrêtai vingt fois; je m'assis sur le rebord des barques en approchant de la Margellina.

Je rencontrai Beppo à quelques pas de la maison. Il jeta un cri de joie en me voyant, et il me sauta au cou comme un jeune frère. Il m'emmena vers sa barque et me raconta ce qui s'était passé en mon absence.

Tout était bien changé dans la maison. Graziella ne faisait plus que pleurer depuis que j'étais parti. Elle ne se mettait plus à table pour le repas. Elle ne travaillait plus au corail. Elle passait tous ses jours enfermée dans sa chambre sans vouloir répondre quand on l'appelait, et toutes ses nuits à se promener sur la terrasse...

Tout le mal venait, disait l'enfant, de ce qu'on voulait la fiancer à Cecho et qu'elle ne voulait pas. Beppino avait tout vu et tout entendu. Le

père de Cecho venait tous les jours demander une réponse à son grand-père et à sa grand'mère. Ceux-ci ne cessaient pas de tourmenter Graziella, pour qu'elle donnât enfin son consentement. Elle ne voulait pas en entendre parler; elle disait qu'elle se sauverait plutôt à Genève. C'est pour le peuple catholique de Naples une expression analogue à celle-ci: „Je me ferais plutôt renégat.“ C'est une menace pire que celle du suicide, c'est le suicide éternel de l'ame.

Andréa et sa femme, qui adoraient Graziella, se désespéraient à la fois de sa résistance et de la perte de leurs espérances d'établissement pour elle. Ils la conjuraient par leurs cheveux blancs. Ils lui parlaient de leur vieillesse, de leur misère, de l'avenir des deux enfans. Alors Graziella s'attendrissait. Elle recevait un peu mieux le pauvre Cecho, qui venait de temps en temps s'asseoir humblement le soir à la porte de la chambre de sa cousine et jouer avec les petits. Il lui disait bonjour et adieu à travers la porte; mais il était rare qu'elle lui répondît un seul mot. Il s'en allait mécontent et résigné, et revenait le lendemain toujours le même. „Ma soeur a bien tort, disait Beppino. „Cecho l'aime tant et il est si bon! Elle serait „bien heureuse! Enfin ce soir, ajouta-t-il, elle „s'est laissée vaincre par les prières de mon grand- „père et de ma grand'mère et par les larmes de „Cecho. Elle a entr'ouvert un peu la porte, elle „lui a tendu la main, il a passé une bague à son „doigt et elle a promis qu'elle se laisserait fiancer „demain. Mais qui sait si demain elle n'aura pas „un nouveau caprice? Elle qui était si douce et si „gaie! Mon Dieu! qu'elle a changé! Vous ne la „reconnaissez plus!...“

Beppino se coucha dans la barque. Instruit ainsi par lui de ce qui s'était passé, j'entrai dans la maison.

Andréa et sa femme étaient seuls sur l'astrico. Ils me revirent avec amitié et me comblèrent de reproches tendres sur mon absence si prolongée. Ils me racontèrent leurs peines et leurs espérances touchant Graziella. — „Si vous aviez été là, me dit Andréa, vous qu'elle aime tant et à qui elle ne dit jamais non, vous nous auriez bien aidés. Que nous sommes contents de vous revoir! C'est demain que se font les fiançailles: vous y serez, votre présence nous a toujours porté bonheur.“

Je sentis un frisson courir sur tout mon corps à ces paroles de ces pauvres gens. Quelque chose me disait que leur malheur viendrait de moi. Je brûlais et je tremblais de revoir Graziella. J'affectai de parler haut à ses parens, de passer et de repasser devant sa porte comme quelqu'un qui ne veut pas appeler, mais qui désire être entendu. Elle resta sourde, muette et ne parut pas. J'entrai dans ma chambre et je me couchai. Un certain calme, que produit toujours dans l'ame agitée la cessation du doute et la certitude de quoi que ce soit, même du malheur, s'empara enfin de mon esprit. Je tombai sur mon lit comme un poids mort et sans mouvement. La lassitude des pensées et des membres me jeta promptement dans des rêves confus, puis dans l'anéantissement du sommeil.

Deux ou trois fois dans la nuit, je me réveillai à demi. C'était une de ces nuits d'hiver plus rares, mais plus sinistres qu'ailleurs, dans les climats chauds et au bord de la mer. Les éclairs jaillissaient sans

interruption à travers les fentes de mes volets, comme les clignemens d'un oeil de feu sur les murs de ma chambre. Le vent hurlait comme des meutes de chiens affamés. Les coups sourds d'une lourde mer sur la grève de la Margellina, faisaient sonner toute la rive comme si on y avait jeté des blocs de rocher.

Ma porte tremblait et battait au souffle du vent. Deux ou trois fois il me sembla qu'elle s'ouvrait, qu'elle se refermait d'elle-même et que j'entendais des cris étouffés et des sanglots humains dans les sifflemens et dans les plaintes de la tempête. Je crus même une fois avoir entendu résonner des paroles et prononcer mon nom par une voix en détresse qui aurait appelé au secours. Je me levai sur mon séant; je n'entendis plus rien; je crus que la tempête, la fièvre et les rêves m'absorbaient dans leurs illusions; je retombai dans l'assoupissement.

Le matin, la tempête avait fait place au plus pur soleil. Je fus réveillé par des gémissemens véritables et par des cris de désespoir du pauvre pêcheur et de sa femme qui se lamentaient sur le seuil de la porte de Graziella. La pauvre petite s'était enfuie pendant la nuit. Elle avait réveillé et embrassé les enfans en leur faisant signe de se taire. Elle avait laissé sur son lit tous ses plus beaux habits et ses boucles d'oreilles, ses colliers, le peu d'argent qu'elle possédait.

Le père tenait à la main un morceau de papier taché de quelques gouttes d'eau qu'on avait trouvé attaché par une épingle sur le lit. Il y avait cinq ou six lignes qu'il me priait, éperdu, de lire. Je pris le papier. Il ne contenait que ces mots écrits en tremblant dans l'accès de la fièvre, et que j'avais peine à lire: „J'ai trop promis... une voix me dit

„que c'est plus fort que moi... J'embrasse vos
 „pieds. Pardonnez-moi. J'aime mieux me faire
 „religieuse. Consolez Cecho et le Monsieur...
 „Je prierai Dieu pour lui et pour les petits. Donnez-
 „leur tout ce que j'ai. Rendez la bague à Cecho...”

A la lecture de ces lignes, toute la famille fondit de nouveau en larmes. Les petits enfans encore tout nus, entendant que leur soeur était partie pour toujours, mêlaient leurs cris aux gémissemens des deux vieillards et couraient dans toute la maison en appelant Graziella!

Le billet tomba de mes mains. En voulant le ramasser, je vis à terre, sous ma porte, une fleur de grenade flétrie que j'avais admirée le dernier dimanche dans les cheveux de la jeune fille et la petite médaille de dévotion qu'elle portait toujours dans son sein et qu'elle avait attachée quatre mois avant à mon rideau pendant ma maladie. Je ne doutai plus, que les paroles et les sanglots étouffés que j'avais cru entendre et que j'avais pris pour les plaintes du vent ne fussent les adieux et les sanglots de la pauvre enfant. Une place sèche sur le seuil extérieur de l'entrée de ma chambre, au milieu des traces de pluie qui tachaient tout le reste de la terrasse, attestait que la jeune fille s'était assise là pendant l'orage, qu'elle avait passé sa dernière heure à se plaindre et à pleurer, couchée ou agenouillée sur cette pierre. Je ramassai la fleur de grenade et la médaille, et je les cachai dans mon sein.

Les pauvres gens, au milieu de leur désespoir, étaient touchés de me voir pleurer comme eux. Je fis ce que je pus pour les consoler. Il fut con-

venu que s'ils retrouvaient leur fille, on ne lui parlerait plus de Cecho. Le pauvre Cecho lui-même, que Beppo était allé chercher, fut le premier à se sacrifier à la paix de la maison et au retour de sa cousine. Tout désespéré qu'il fût, on voyait qu'il était heureux de ce que son nom était prononcé avec tendresse dans le billet, et qu'il trouvait une sorte de consolation dans les adieux même qui faisaient son désespoir.

„Elle a pensé à moi pourtant,“ disait-il, et il s'essuyait les yeux. Il fut à l'instant convenu entre nous que nous n'aurions pas un instant de repos avant d'avoir trouvé les traces de la fugitive.

Le père et Cecho sortirent à la hâte pour aller s'informer dans les innombrables monastères de femmes de la ville. Beppo et la grand'mère coururent chez toutes les jeunes amies de Graziella qu'ils soupçonnèrent d'avoir reçu quelques confidences de ses pensées et de sa fuite. Moi, étranger, je me chargeai de visiter les quais, les ports de Naples et les portes de la ville pour interroger les gardes, les capitaines de navire, les mariniers, et pour savoir si aucun d'eux n'avait vu une jeune Proci-tane sortir de la ville et s'embarquer le matin.

La matinée se passa dans de vaines recherches. Nous rentrâmes tous silencieux et mornes à la maison pour nous raconter mutuellement nos démarches et pour nous consulter de nouveau. Personne, excepté les enfans, n'eut la force de porter un morceau de pain à la bouche. Andréa et sa femme s'assirent découragés sur le seuil de la chambre de Graziella. Beppino et Cecho retournèrent errer sans espoir dans les rues et dans les églises, que l'on rouvre le soir à Naples pour les litanies et les bénédictions.

Je sortis seul après eux et je pris tristement et au hasard la route qui mène à la grotte du Pausilippe. Je franchis la grotte; j'allai jusqu'au bord de la mer qui baigne la petite île de Nisida.

Du bord de la mer mes yeux se portèrent sur Procida, qu'on voit blanchir de là comme une écaille de tortue sur le bleu des vagues. Ma pensée se reporta naturellement sur cette île et sur ces jours de fête que j'y avais passés avec Graziella. Une inspiration m'y guidait. Je me souvins que la jeune fille avait là une amie presque de son âge, fille d'un pauvre habitant des chaumières voisines; que cette jeune fille portait un costume particulier qui n'était pas celui de ses compagnes. Un jour que je l'interrogeais sur les motifs de cette différence dans ses habits, elle m'avait répondu qu'elle était religieuse, bien qu'elle demeurât libre chez ses parents dans une espèce d'état intermédiaire entre le cloître et la vie de famille. Elle me fit voir l'église de son monastère. Il y en avait plusieurs dans l'île ainsi qu'à Ischia et dans les villages de la campagne de Naples.

La pensée me vint que Graziella, voulant se vouer à Dieu, serait peut-être allée se confier à cette amie et lui demander de lui ouvrir les portes de son monastère. Je ne m'étais pas donné le temps de réfléchir, et j'étais déjà marchant à grands pas sur la route de Pouzzolles, ville la plus rapprochée de Procida, où l'on trouve des barques.

J'arrivai à Pouzzoles en moins d'une heure. Je courus au port; je payai double deux rameurs pour les déterminer à me jeter à Procida malgré la mer forte et la nuit tombante. Ils mirent leur barque à flot. Je saisis une paire de rames avec eux. Nous doublâmes avec peine le cap Misène. Deux heures

après j'abordais dans l'île et je gravissais tout seul, tout essoufflé et tout tremblant, au milieu des ténèbres et aux coups du vent d'hiver, les degrés de la longue rampe qui conduisait à la cabane d'Andréa. (1)

.

Un soir des derniers jours du mois de mai, on frappa violemment à la porte. Toute la famille dormait. J'allai ouvrir. C'était mon ami V . . . „Je „viens te chercher, me dit-il. Voici une lettre de „ta mère. Tu n'y résisteras pas. Les chevaux sont „commandés pour minuit. Il est onze heures. Par- „tons, ou tu ne partiras jamais. Ta mère en mourra. „Tu sais combien ta famille la rend responsable de „toutes tes fautes. Elle s'est tant sacrifiée pour toi, „sacrifie-toi un moment pour elle. Je te jure que „je reviendrai avec toi passer l'hiver et toute une „autre longue année ici. Mais il faut faire acte de „présence dans ta famille et d'obéissance aux ordres „de ta mère.“

Je sentis que j'étais perdu.

„Attends-moi là,“ lui dis-je.

Je rentrai dans ma chambre, je jetai à la hâte mes vêtemens dans ma valise. J'écrivis à Graziella, je lui dis tout ce que la tendresse pouvait exprimer d'un coeur de vingt ans et tout ce que la

(1) L'auteur de ce récit retrouve Graziella dans la cabane d'Andréa, quelques heures avant son entrée dans un monastère. Elle lui avoue son invincible répugnance pour l'union projetée et l'amour qu'elle a conçu pour lui. Ils reviennent à Naples. La famille promet à Graziella de ne plus la presser pour le mariage. Le calme semblait rentré dans la maison.

raison pouvait commander à un fils dévoué à sa mère. Je lui jurais comme je me le jurais à moi-même qu'avant que le quatrième mois fût écoulé je serais auprès d'elle et que je ne la quitterais presque plus. Je confiais l'incertitude de notre destinée future à la Providence Je lui laissais ma bourse pour aider ses vieux parens pendant mon absence. La lettre fermée, je m'approchai à pas muets Je glissai le billet dans la chambre par dessous la porte Une heure après, nous roulions dans le silence et dans la nuit sur la route de Rome.

J'avais laissé plusieurs adresses à Graziella dans la lettre que je lui avais écrite. Je trouvai une première lettre d'elle à Milan. Elle me disait qu'elle était bien de corps, mais malade de coeur; que cependant elle se confiait à ma parole et m'attendrait avec sécurité vers le mois de novembre.

Arrivé à Lyon, j'en trouvai une seconde plus sereine encore et plus confiante. La lettre contenait quelques feuilles de l'oeillet rouge qui croissait dans un vase de terre sur le petit mur d'appui de la terrasse, tout près de ma chambre, et dont elle plaçait une fleur dans ses cheveux le dimanche. Était-ce pour m'envoyer quelque chose qui l'eût touchée? Était-ce un tendre reproche déguisé sous un symbole?

Elle me disait qu'elle „avait eu la fièvre; que „le coeur lui faisait mal, mais qu'elle allait mieux „de jour en jour; qu'on l'avait envoyée, pour changer „d'air et pour se remettre tout à fait, chez une de „ses cousines, soeur de Cecho, dans une maison „de Vomero, colline élevée et saine qui domine „Naples.“

Je restai ensuite près de cinq mois sans recevoir aucune lettre. Je pensais tous les jours à Graziella. Je devais repartir pour l'Italie au commencement du prochain hiver. Son image triste et charmante m'y apparaissait comme un regret et quelquefois aussi comme un tendre reproche. J'étais à cet âge ingrat où la légèreté et l'imitation font une mauvaise honte au jeune homme de ses meilleurs sentimens; âge cruel où les plus beaux dons de Dieu, l'amour pur, les affections naïves, tombent sur le sable et sont emportés en fleur par le vent du monde. Cette vanité mauvaise et ironique de mes amis combattait souvent en moi la tendresse cachée et vivante au fond de mon cœur. Je n'aurais pas osé avouer sans rougir et sans m'exposer aux railleries quel était le nom et la condition de l'objet de mes regrets et de mes tristesses. Graziella n'était pas oubliée, mais elle était voilée dans ma vie. Cet amour, qui enchantait mon cœur, humiliait mon respect humain. Son souvenir, que je nourrissais seulement en moi dans la solitude, dans le monde me poursuivait presque comme un remords. Combien je rougis aujourd'hui d'avoir rougi alors! Et qu'un seul des rayons de joie ou des gouttes de larmes de ses chastes yeux valait plus que tous ces regards, toutes ces agaceries et tous ces sourires auxquels j'étais prêt à sacrifier son image! Ah! l'homme trop jeune est incapable d'aimer! Il ne sait le prix de rien! Il ne connaît le vrai bonheur qu'après l'avoir perdu! Il y a plus de sève folle et d'ombre flottante dans les jeunes plants de la forêt; il y a plus de feu dans le vieux cœur du chêne.

L'amour vrai est le fruit mûr de la vie. A vingt ans, on ne le connaît pas, on l'imagine. Dans la nature végétale, quand le fruit vient, les feuilles

tombent, il en est peut-être ainsi dans la nature humaine. Je l'ai souvent pensé depuis que j'ai compté des cheveux blanchissans sur ma tête. Je me suis reproché de n'avoir pas connu alors le prix de cette fleur d'amour. Je n'étais que vanité. La vanité est le plus sot et le plus cruel des vices, car elle fait rougir du bonheur!

Un soir des premiers jours de novembre on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi de la poste en changeant de chevaux à Mâcon. Le voyageur inconnu me disait que, chargé pour moi d'un message important par un de ses amis, directeur d'une fabrique de corail de Naples, il s'acquittait en passant de sa commission; mais que les nouvelles qu'il m'apportait étant tristes et funèbres, il ne demandait pas à me voir; il me priait seulement de lui accuser réception du paquet à Paris.

J'ouvris en tremblant le paquet. Il renfermait, sous la première enveloppe, une dernière lettre de Graziella, qui ne contenait que ces mots: „Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces. Oh! si tu étais là, je vivrais! Mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai bientôt et toujours du haut du ciel. Aime mon ame! Elle sera avec toi toute la vie. Je te laisse mes cheveux, coupés pour toi. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays pour que quelque chose de moi soit auprès de toi!“

Je resta anéanti, sa lettre dans les mains, jusqu'au jour. Ce n'est qu'alors que j'eus la force

d'ouvrir la seconde enveloppe. Toute sa belle chevelure y était Je fis ce qu'elle avait ordonné dans son dernier vœu. Une ombre de sa mort se répandit de ce jour-là sur mon visage et sur ma jeunesse.

Douze ans plus tard je revins à Naples. Je cherchai des traces. Il n'y en avait plus ni à la Margellina ni à Procida. La petite maison sur la falaise de l'île était tombée en ruines. Elle n'offrait plus qu'un monceau de ruines grises au-dessus d'un cellier où les chèvres abritaient leurs chèvres pendant les pluies. Le temps efface vite sur la terre

Pauvre Graziella! Bien des jours ont passé depuis ces jours Mais rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur. Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée. Ton souvenir est comme ces feux de la barque de ton père, que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de nous. Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière. Ton nom ne me frappe jamais en vain. J'aime la langue où il est prononcé. Il y a toujours au fond de mon cœur une larme chaude qui filtre goutte à goutte et qui tombe en secret sur ta mémoire pour la rafraîchir, et pour l'embaumer en moi.

Un jour de l'année 1830, étant entré dans une église de Paris le soir, j'y vis apporter le cercueil, couvert d'un drap blanc, d'une jeune fille. Ce cercueil me rappela Graziella. Je me cachai sous

l'ombre d'un pilier. Je songeai à Procida, et je pleurai longtemps.

Mes larmes se séchèrent. Mais les nuages qui avaient traversé ma pensée pendant cette tristesse d'une sépulture ne s'évanouirent pas. Je rentrai silencieux dans ma chambre. Je déroulai les souvenirs qui sont retracés dans cette longue note, et j'écrivis d'une seule haleine et en pleurant les vers intitulés le Premier regret. C'est la note, affaiblie par vingt ans de distance, d'un sentiment qui fit jaillir la première source de mon coeur. Mais on y sent encore l'émotion d'une fibre intime qui a été blessée et qui ne guérira jamais bien.

Voici ces strophes, baume d'une blessure, rosée d'un coeur, parfum d'une fleur sépulcrale. Il n'y manquait que le nom de Graziella. Je l'y encadrerais dans un vers, s'il y avait ici bas un cristal assez pur pour renfermer cette larme, ce souvenir, ce nom !

. Le premier regret.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : „Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir !“

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Dit: „Elle avait seize ans!“ — Oui, seize ans! et cet âge
 N'avait jamais brillé sur un front plus charmant!
 Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
 Ne s'était réfléchi dans un oeil plus aimant!
 Moi seul, je la revois, telle que la pensée
 Dans l'ame où rien ne meurt, vivante, l'a laissée,
 Vivante! comme à l'heure où les yeux sur les miens,
 Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
 Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
 Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
 Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
 De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
 Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
 Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
 Et l'écume argentée, et me disait: „Pourquoi
 Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?
 Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
 Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
 Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux
 Ces golfes couronnés de bois silencieux,
 Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,
 N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!
 Pourquoi, comme ce soir, n'ai-je jamais rêvé?
 Un astre dans mon coeur s'est-il aussi levé?
 Et toi, fils du matin, dis, à ces nuits si belles
 Les nuits de ton pays sans moi ressemblaient-elles?“
 Puis, regardant sa mère, assise auprès de nous,
 Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissons le vent gémir et le flot murmurer:
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
 Je veux rêver et non pleurer!

Que son oeil était pur et sa lèvre candide!
 Que son oeil inondait mon regard de clarté!
 Le beau lac de Nemi, qu'aucun souffle ne ride,
 A moins de transparence et de limpidité!
 Dans cette ame, avant elle, on voyait ses pensées;
 Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
 Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
 Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
 Tout folâtrait en elle: et ce jeune sourire,
 Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,

Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
 Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!
 Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
 Ce rayon n'avait pas traversé de nuage;
 Son pas insouciant, indécis, balancé,
 Flottait comme un flot libre où le jour est bercé.
 Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
 Echo limpide et pur de son ame enfantine,
 Musique de cette ame où tout semblait chanter,
 Egayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
 Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son coeur se grava la première,
 Comme dans l'oeil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
 Elle ne regarda plus rien après ce jour,
 De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
 Elle me confondait avec sa propre vie,
 Voyait tout dans mon ame, et je faisais partie
 De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
 Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
 Elle ne pensait plus au temps, à la distance;
 L'heure seule absorbait toute son existence;
 Avant moi cette vie était sans souvenir,
 Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
 Elle se confiait à la douce nature
 Qui souriait sur nous, à la prière pure
 Qu'elle allait, le coeur plein de joie et non de pleurs,
 A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs:
 Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
 Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
 Et sa voix me disait tout bas: „Prie avec moi!
 Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!“

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
 Je veux rêver et non pleurer!

Voyez dans son bassin l'eau d'une source vive
 S'arrondir comme un lac sous une étroite rive,

Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir,
 Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
 Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
 En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
 Orne sans le ternir le liquide miroir,
 Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
 Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
 Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
 Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
 La plume à grands flocons y tombe et la ternit;
 Comme si le vautour, ennemi de sa race,
 De sa mort sur les flots avait semé la trace;
 Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
 N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!

Ainsi, quand je partis tout trembla dans cette ame:
 Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
 Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
 Elle n'attendit pas un second avenir;
 Elle ne languit pas de doute en espérance,
 Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
 Elle but d'un seul trait le vase de douleur;
 Dans sa première larme elle noya son coeur!
 Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
 Qui le soir, pour dormir, met son cou sous son aile,
 Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
 Et s'endormit aussi, mais bien avant le soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
 Je veux rêver et non pleurer!

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
 Et rien ne pleure plus sur son dernier asile,
 Et le rapide oubli, second linceul des morts,
 A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
 Nul ne visite plus cette pierre effacée,
 Nul n'y songe et n'y prie! excepté ma pensée,
 Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
 Je demande à mon coeur tous ceux qui n'y sont plus,
 Et que, les yeux flottans sur de chères empreintes,
 Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
 Elle fut la première, et sa douce lueur

D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon coeur!
 Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
 Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
 Est le seul monument que lui fit la nature;
 Battu des vents de mer, du soleil calciné,
 Comme un regret funèbre au coeur enraciné,
 Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;
 La poudre du chemin y blanchit son feuillage,
 Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
 Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés;
 Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,
 Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiège
 L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
 Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le coeur!
 Un oiseau de tendresse et de mélancolie
 S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
 Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
 N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

Remontez, remontez à ces heures passées!
 Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer!
 Allez où va mon ame! allez, ô mes pensées!
 Mon coeur est plein, je veux pleurer!

C'est ainsi que j'expiai par ces larmes écrites
 la dureté et l'ingratitude de mon coeur de dix-neuf
 ans. Je ne puis jamais relire ces vers sans adorer
 cette fraîche image que rouleront éternellement pour
 moi les vagues transparentes et plaintives du golfe
 de Naples et sans me haïr moi-même! Mais les
 ames pardonnent là-haut. La sienne m'a pardonné.
 Pardonnez-moi aussi, vous!!! J'ai pleuré.



A. M. Léon Bruys d'Ouilly.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'âme qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude ! C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils aiment et pour prier Dieu, dans le bruit du camp ou dans l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret ? c'est la division du temps ; son heure a chaque chose et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes, sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens si vides, tenez, le voilà : prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poète des Confessions, J.-J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure et que votre lampe s'éteigne quand la lampe du tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches,

sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre en s'endormant les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée dans les étables, et qui se répondent en s'affaiblissant comme une sonore invitation au sommeil.

Suadentque cadentia sidera somnos.

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles me laissent deux mois seul et libre dans cette chère mesure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poète recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public qui ne crée pas comme Jéhova l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles; je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur. Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul, débordant de force dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du coeur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne; ce sont les derniers jours de l'année qui

meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide, nous refoule alors au dedans de nous-même; c'est le crépuscule de l'année; c'est le moment où l'action cesse au dehors, mais l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers! Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme! Il a prévenu bien des suicides!

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leurs tas de feuilles mortes qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de

l'eau. A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits, n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confiance du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du coeur pour monter à ces étoiles et de ces étoiles pour monter à Dieu? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses, un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs; une espérance forte et évidente comme la Providence, dans la nature, me reporte au sein de Dieu où tout se retrouve; une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit; mes pas craquent sur le givre, je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler en novembre entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour? Tout dort dans la maison et dans la cour; à peine entend-on quelquefois un coq trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque boeuf endormi et rêvant dans l'étable pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune dis-

traction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir. Car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles de ma chambre étroite, je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi; je leur parle, je parle à mon chien qui suit d'un oeil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois, je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort; plus souvent, je me promène en élevant mon âme au Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poète hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent çà et là, dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié. Cela fait, et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela? je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froisés par eux et par moi; leur vieille Bible, un grand Pétrarque in 4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses oeuvre latines, sa politique, ses philosophies, son Africa, tiennent deux mille pages et où ses immortels sonnets en tiennent sept. Parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre pour

lui faire une gloire et une immortalité. Un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Châteaubriand, de Goëthe, de Byron, tous philosophes ou poètes, et une petite Imitation de Jésus-Christ, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poètes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes qui invitent à crayonner et à écrire. Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le coeur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves, je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein, les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre, je me dis: écrivons. Comme je ne sais pas écrire en prose faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein; je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir

écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe! Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu? Les écrit-il? non sans doute, l'oeil ou l'oreille de l'homme les pro fanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre coeur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant; ce sont celles que vous connaissez, des méditations, des harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere!*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues. La cloche du village sonne bientôt l'angelus avec le crépuscule; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château, le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée; le curé vient et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient et me prie de lui expliquer le texte

confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vigneronns viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne; mes hôtes, si j'en ai, se réveillent et circulent dans la maison; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en vestes de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins; de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur; de pauvres veuves des villes prochaines qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poète et de laboureur dont les oiseaux attendent les miettes sur mon bal-

con. Midi sonne; j'entends mes chevaux caressants hennir et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir; je monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées; je gravis et je redescends pour gravir encore nos montagnes; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'automne. Heureux si, en rentrant harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au coeur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde et goûter avec indulgence un peu de notre paix!

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne; mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés....

Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages; tant pis: il est trop tard pour la recommencer.



Lamartine, Alphonse <<de>>

Graziella

Stuttgart 1850

Augsburg, Staats- und Stadtbibliothek -- LA 2755

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11257654-1